

à Monsieur Allan Directeur de la Vigne Algérienne
A. L. Leroy

EN AVANT !

LA

FRANCE AFRICAINE

Colonisation de l'Algérie

(CONFÉRENCES D'HIVER)

> Versez votre trop plein en Afrique; et du même coup resolvez vos questions sociales : *changez vos prolétaires en propriétaires.*
> Allez, faites! faites des routes, des ports, des villes; croissez, cultivez, colonisez, multipliez!
>
> *Mai 1879.* V. HUGO.

A. L. LEROY

Ancien Élève de Cluny, Agrégé de l'Université
Professeur à l'École Professionnelle
Membre du Comité rémois de la Ligue de l'Enseignement



REIMS

Imp. et Lith. de l'*Indépendant rémois,* rue Hincmar, 6
J. JUSTINART, Directeur

1879

AU COMITÉ RÉMOIS

DE LA LIGUE DE L'ENSEIGNEMENT

A Monsieur le Président,

A Messieurs les Membres du Comité.

Leur tout dévoué collègue,

A. L. LEROY.

AVANT-PROPOS

Au retour d'une conférence faite à Ay, notre excellent Président de la Ligue de l'Enseignement, M. le Dr H. Henrot, me disait : « Pourquoi ne rédigez-vous pas vos causeries sur l'Al- » gérie ? Les lecteurs en profiteraient comme vos auditeurs. »

Cette bienveillante invitation demandait une réponse. La voilà. Si le lecteur trouve quelque plaisir à parcourir cette petite étude, il saura à qui il doit en reporter tout l'avantage.

Ce n'est point pour les Algériens qu'elle est écrite. Leur pays n'a plus rien d'inconnu pour eux ; je leur apprendrais peu de choses qu'ils ne sachent mieux que moi. — Mais combien de Français s'occupent aujourd'hui de colonies et de colonisation ! Combien connaissent l'Algérie, la plus belle et la plus proche de nos possessions d'outre-mer ? Peu — trop peu ! Il faut donc vaincre cette indifférence malheureuse, presque coupable.

Nos journaux arrivent à former en politique, en économie, en littérature, etc., une opinion publique. Pourquoi ? parce qu'ils agitent ces questions tous les jours, sans relâche, jusqu'à ce que leurs doctrines aient triomphé.

Si pendant dix ans, quinze ans ils publiaient régulièrement cha-

que mois, chaque semaine, chaque jour même, une étude, une correspondance, une nouvelle sur l'Algérie ou nos autres colonies, un esprit public colonisateur se formerait comme s'est formé un esprit politique. Il faut entraîner *les hommes pour obtenir d'eux une qualité nouvelle; tout comme on* entraîne *les chevaux à la course, les bœufs à l'engraissement.*

J'aime la géographie; j'étudie passionnément dans ce champ infini du monde physique tout ce qui a trait à nos colonies, à l'expansion possible de notre race. Or, plus je regarde la carte des continents terrestres, plus augmente en moi cette crainte que notre pays ne disparaisse bientôt, perdu comme une goutte d'eau au milieu des vastes océans humains anglais, slave, américain, allemand dont les eaux montent chaque jour avec une rapidité effrayante.

Etre ou disparaître! Question de vie ou de mort! Il faut croître sur place *ou* émigrer. *Pas de milieu possible entre ces deux termes.*

En attendant qu'on ait trouvé le moyen (tout trouvé) d'augmenter la population française métropolitaine, j'ai voulu indiquer ce que l'on pouvait obtenir par l'émigration.

L'Algérie est à nous. La peupler rapidement nous sera un énorme et double profit :

Immense débouché commercial; — Relèvement de notre industrie. — Gage futur de puissance politique et d'indépendance nationale.

Tant qu'elle ne sera pas assez forte pour se défendre elle-même, nous devrons avoir en Algérie une main pour la soutenir, au risque de nous affaiblir nous-mêmes en Europe. Jetons donc au plus vite deux millions de colons là-bas. Ils nous y assureront le marché de la moitié d'un monde; de plus il seront à même de se défendre sans nous ; et Bismarck, ou quelque autre, ne sera point

tenté d'en faire le gage d'une alliance italienne, espagnole, anglaise contre nous. L'Algérie est le meilleur atout de notre jeu industriel ou politique ; ne le perdons point.

*Les différents chapitres de ce travail ont paru sous forme de variétés, du 1er mai au 1er juillet, dans un vaillant petit journal démocratique, l'*Echo Vouzinois, *dirigé par mon ami A. Bosquette. Il m'a suffi de quelques coupures pour les adapter à leur forme nouvelle. Le public vouzinois les a lus avec quelque intérêt. Je serai suffisamment payé de ma peine si Reims et nos amis champenois montrent pour cet opuscule la même indulgence.*

De précieux encouragements me sont déjà venus du Comité Rémois, ainsi que de plusieurs hommes de cœur qui m'ont communiqué obligeamment livres, brochures, cartes, lettres, journaux spéciaux.

Je serais inexcusable encore de ne point citer le titre des savants ouvrages qui m'ont fourni la meilleure partie de mon sujet :

L'Algérie et les Colonies françaises. . .	J. Duval.
La colonisation chez les peuples modernes	Leroy-Beaulieu.
Avenir de la France en Afrique. . . .	Soleillet.
Géographie de l'Algérie (2 vol.). . . .	O. Niel.
L'Algérie : notes et impressions. . . .	Clamageran.
Catalogue officiel de l'Exposition de 1878.	
Les produits maritimes algériens (1878).	A. Fillias.
L'Algérie agronomique (1878)	A. Hardy.
Archéologie et histoire algérienne (1878).	Ch. Féraud.
La Marine en Algérie (1878)	Du Bellay.
Les progrès de l'agriculture algérienne (1878).	P. Marès.
Rapports des gouverneurs généraux . .	Gal Chanzy, etc.
Tour du monde, etc., etc.	

J'offre au public le fruit de cent lectures, de cent bonnes volontés. Puissé-je pouvoir dire plus tard, comme Voltaire, sur un sujet

semblable : « J'ai apporté une petite pierre à la charmante et utile » maisonnette construite déjà par nos braves soldats et nos vail- » lants colons ; elle aidera, avec les gros blocs taillés par d'autres, » à changer ce modeste logement en un palais magnifique, demeure » confortable et solide d'une seconde et nouvelle France ! »

C'est tout ce que je souhaite.

Reims, 1er Juillet 1879.

En Avant!

LA FRANCE AFRICAINE

(CONFÉRENCES D'HIVER)

I

Ce que coûte l'ignorance... de la géographie

Ami lecteur, salut !

Je viens « de bonne foi, exempte de vanité », comme le conseille Montaigne, causer avec toi, non pas de politique ni de littérature, mais de *géographie*. Sans vouloir flatter à l'avance mon sujet, il sera pour sûr une nouveauté. On parle si peu de géographie en France. . . . dans la conversation, point; dans les journaux, peu; dans les livres, mal. Aussi le Français est-il devenu légendaire par son ignorance en cette matière. On se gausse de lui à l'étranger, où on le définit : « Un homme qui ne sait pas la géographie ». Voilà une fière réputation,

méritée malheureusement depuis trop longtemps.

Au dix-septième siècle, Mme de la Jeannotière défendait qu'on apprît cette science au marquis son fils : « Ses cochers, disait-elle, sauront bien, sans qu'il s'en embarrasse, trouver le chemin de ses terres quand il voudra les visiter. » M. le marquis étudia la danse, les belles manières; il connut très-bien le jeu et les femmes. Mais il n'eut jamais besoin de visiter ses domaines : ils étaient mangés avant qu'il lui prît envie de les aller voir. Et voilà ce que fait l'ignorance.

En géographie, nous autres Français sommes toujours marquis de la Jeannotière. Nous avions encore, il y a 120 ans à peine, d'admirables domaines coloniaux aux Indes et au Canada : vingt fois grands comme la France. On laissa à notre cocher, — c'était alors le crapuleux et infâme gouvernement de Louis XV, — le soin de nous y conduire et de nous les faire connaître.

La Pompadour et son indigne compère tirèrent une révérence au billet doux de Marie-Thérèse en 1756. De là grand bal en Europe; Frédéric II fut chef d'orchestre; canons entrèrent en danse, et la France paya les violons : elle avait manqué le coche d'Amérique et d'Asie. Les Anglais avaient occupé et coupé la route, démoli ou pris les carrosses, je veux dire nos flottes ; et la perfide Albion mit dans sa poche les Indes et le Canada, ni plus ni moins que l'empire commercial du monde. Mais

cette bagatelle valait-elle un poulet bien tourné ou une révérence bien faite ? Il n'y eut que les petits esprits pour prétendre le contraire. Seulement ces petits esprits, — saluons ! c'étaient nos grands-pères, — devinrent si nombreux que trente ans après ils étaient maîtres pour de bon et donnaient rudement congé à marquises complaisantes et marquis du bel air, à cochères et cochers ! Tu m'entends, lecteur. Oui, nos pauvres pères avaient senti que la perte du Canada et des Indes était le plus rude coup que la France eût reçu depuis deux siècles; que le honteux traité de Paris en 1763 avait séparé des enfants trop jeunes de la mère-patrie et arraché les verts rameaux et les plus puissants fleurons de sa couronne ?

Pour ce crime sans nom,
Sois maudit, scélérat Bourbon !

C'est nous, Français du dix-neuvième siècle, qui portons le poids de cette grande trahison nationale, de cette mutilation de la Patrie, comme nos neveux porteront celui de la perte de l'Alsace et de la Lorraine.

Avant de parler de la blonde et belle fille que la France a mise au monde depuis 1830, et qui grandit sur l'autre rive de la Méditerranée, sous les chauds soleils d'Afrique, j'ai voulu te dire le nom de ses aînées, et envoyer un triste et douloureux salut aux deux millions de Franco-Canadiens qui usent

toujours de notre langue, se souvenant encore « du vieux pays ». Peut-être un jour t'en dirai-je plus long sur leur histoire et leur état présent.

Tu ne veux certainement point qu'on t'enlève le dernier rejeton de ta race ; tu ne veux point que Bismarck ou quelque autre en fasse l'enjeu d'une alliance contre toi. Tu as déjà versé abondamment pour ce nouveau-né ton sang et ton or. Redouble de soins ; veille sur lui comme sur la prunelle de tes yeux. Rends-le si fort et si dru qu'il puisse casser la tête aux ravisseurs s'il s'en présente. Garde-le. Il sera ton appui, ton soutien dans le besoin, l'honneur de ton nom !

En avant donc ! mettons le cap sur l'Afrique ; ce voyage est aujourd'hui nécessaire.

Beaucoup de bonne volonté, un peu de patience de ta part et nous ferons utile ménage. Je tâcherai d'être d'agréable compagnie, « de rendre mon sujet tout reluisant de vérité »; c'est encore Montaigne qui me souffle cet avis à l'oreille. — D'ailleurs, si je t'ennuie, tu bâilleras ; si tu bâilles, dis-le-moi sans crainte. Je suis bon prince ; demi-mot me suffit. Je remettrai mon coursier au vert et ma plume au sec. Nous serons amis comme devant. — En attendant, bois quelques rasades de l'excellent petit piot de ta vigne de Quatre-Champs ou de Ballay ; tiens ton esprit confit en une douce gaîté, gaîté c'est santé. Vin et bonne humeur sont d'excellents viatiques pour un long voyage.

II

Une grave Question :
La population en France et en Europe

—

Ft !!... ft !!... ft !!... En route ! Nous saluerons au passage la tranquille Saône unie comme une glace, — les Bressanes pimpantes dans leur costume local, — Lyon la noble ville, — le Rhône impétueux, — les jolies Arlésiennes, les plus jolies femmes de France, — les Baléares — et de loin les côtes d'Espagne ; moins de cent heures nous suffiront pour entendre le mot de la fin : « Terre ! Alger ! » et nous serons arrivés.

Ft !... ft !... oui, cours, mon ardente cavale ; tout à l'heure nous reprendrons haleine en goûtant l'aïoli provençal.

Entre temps, causons :

Car que faire en voyage à moins que l'on ne cause. Causons donc de choses sérieuses ; de la *question française*, si tu veux bien.

Une question française ? et moi qui n'avais entendu parler depuis trente ou quarante ans que de la question d'Orient, de la question allemande, romaine, mexicaine, de la question sociale, religieuse, etc., etc. ; j'ignorais qu'il y eût une question française.

— Beaucoup d'autres sont dans le même cas; tes maîtres passés et trépassés avaient trop intérêt à fixer ton attention au dehors pour ne point te laisser voir le gouffre qui se creusait sous tes pieds. Une nouvelle cloche sonne; qu'on le veuille ou non, bientôt elle rompra les oreilles aux sourds, si même elle ne réveille pas les morts.

La Révolution faisait à ses débuts présider ses grandes fêtes populaires par les vieillards, surtout par les *enfants*. Idée touchante et sublime de mettre les faibles et les petits au premier rang, de montrer qu'avec la sagesse et la prudence, la patrie avait besoin pour vivre, pour garantir son avenir, de ces bouches vermeilles, de ces yeux brillants, de ces têtes blondes, de ce joli printemps ! L'enfant symbolisait la fécondité de la race, la perpétuité du nom français.

Napoléon avec ses carnages, la Restauration, Louis-Philippe, Napoléon III avec leurs agiotages, ont tué « cette foi profonde », l'un, chez les âmes fortes qui ne veulent point multiplier pour satisfaire aux fantaisies, aux caprices de ces bouchers humains que notre bêtise appelle des conquérants; les autres, chez les natures molles, les âmes plates, viles, qui ne pensent qu'à leur satisfaction matérielle, personnelle, qui tombent dans un égoïsme odieux, s'engraissent... et deviennent comme les oies de Toulouse, absolument, doublement inféconde. « Prenons le monde », disait le premier à ses

légions ! « Enrichissons-nous », criaient les seconds à la nation ! Fous ou histrions qui ne comprirent point, à notre grand dommage, *que pour garder la conquête, ou assurer la tranquille jouissance de la richesse acquise, il fallait des bras nombreux et des cœurs virils !*

Ces funestes maximes ont mis chez nous depuis trois quarts de siècle comme une désespérance dans la vie : on n'aime plus, on ne rit plus,

Plus d'amour, partant plus de joie.

Le bigotisme abêtit les uns ; la richesse énerve les autres ; la dureté de la vie arrête toute expansion chez les forts et les bons. Les familles s'éteignent, plus d'enfants ; compte combien de foyers dans ton village manquent de ces flammes vivantes. Telle commune de la Marne et des Ardennes ne voit pas une seule naissance dans l'année ; par toute la France, il en est de même. Notre population décroît. « Dans un quart de siècle, dit Toussenel (Ornitho- » logie passionnelle), la France aura 2 ou 3 millions » d'habitants de moins qu'aujourd'hui. » Prédiction sinistre ! Des fatalistes ou des musulmans la laisseraient s'accomplir. Des êtres intelligents, des Français doivent lutter et vaincre le monstre qui menace de les dévorer, de les faire périr comme nation, ou bien ils méritent de perdre le nom et la qualité d'hommes.

Mais pour ne point rester dans le vague ni les

généralités, faisons un peu de statistique comparée. Tu en tireras avec moi cette conclusion, éblouissante comme le soleil, que la vraie question nationale, « celle qui va primer toutes les autres dans un avenir prochain », suivant le docteur Decaisne, est une *question de population* ou de *colonisation*, ce qui revient au même, puisque les colonies servent à l'extension de la race.

Prenons, comme date de comparaison, 1789 et 1879; il y a quatre-vingt-dix ans de distance, soit un siècle environ.

L'*Angleterre* avait, en 89, 10 à 12 millions d'habitants, elle en a aujourd'hui 33 millions et demi sur le même sol, c'est-à-dire trois fois plus; cette population s'accroît de 5 à 600,000 individus chaque année par l'excédant des naissances sur les morts; si bien que, dans dix ans à peine, sur un territoire qui n'est en superficie que les 3/5 du nôtre, la Grande-Bretagne nourrira une population supérieure à celle de la France. — Il est vrai, me diras-tu, que c'est un bloc de houille et de fer inépuisable, que son industrie et son commerce ne craignent nulle rivalité. — Oui. Mais son agriculture, moins avantagée, est également admirable; ses moutons pèsent deux fois plus que les nôtres, elle élève trois têtes de gros bétail où une seule végète ici; ses prairies aménagées donnent trois, quatre et cinq coupes par an; ses blés rendent jusque trente hectolitres à l'hectare, etc... Les

brouillards y voilent pourtant la face du soleil plus de sept mois de l'année ; les terrains n'y sont pas plus fertiles qu'ailleurs; seulement les Anglais ont appliqué à la culture la méthode scientifique et pratique qui a fait leur fortune industrielle. Une ferme, pour eux, est une usine ; chez nous, non, ou pas assez.

La production en toute manière est donc énorme en Angleterre. Or, c'est une loi économique qu'une plus grande production de richesse consommable appelle plus ou de nouveaux consommateurs. L'Anglais aime son *home* (logis) et la famille ; c'est pour lui une religion véritable, lui donnant une gaîté profonde, sereine, qu'on trouve peu dans les autres pays européens. Plus riche, il ne craint pas les nouveaux venus. Le gâteau est gros : sept, huit, dix enfants y pourront mordre à belles dents. Il laisse donc paraître à la sainte lumière du soleil, à la vie, les générations innombrables qu'un calcul égoïste et faux retient chez nous dans le néant. Ces couvées joyeuses émigreront si le toit paternel est trop petit pour les abriter ; elles iront crier à tous les échos du vaste univers « *Old England for ever !* Vive à jamais la vieille Angleterre ! » Et de fait leur nombre, leur multiplication rapide assureront la réalisation de leur souhait. C'est ainsi que depuis 1789, 30 ou 40 millions d'insulaires bretons ont pris leur essor, ont porté leurs tentes et leurs dieux aux Etats-Unis, au Canada, au Cap, aux Indes,

en Australie, à la Nouvelle-Zélande... partout!... La terre est devenue un vaste domaine anglais, une exploitation gigantesque, grandiose, dont la tête dirigeante est à Londres, le cœur aux Indes, les extrémités agissantes en chaque coin du globe. Cent millions d'hommes parlent anglais, suivent les modes anglaises, usent des produits anglais. Quelle clientèle ! (sans compter les indigènes de ces colonies : 300 millions !) Peut-on s'étonner, à la vue de cette sève, de cette exubérance singulière, du développement commercial, industriel, colonial de ce jadis petit peuple qui fut, — ô France ! ton rival abhorré, et qui, aujourd'hui en paix avec toi, te montre par quelles voies tu peux garder ou reprendre ton rang ? Croître, multiplier, émigrer, — le quart de la terre à peine est peuplé; la place ne manquera pas, — voilà comment un peuple devient grand et fait figure dans le monde !

*
* *

Qui donc, dans l'Occident, connaissait la *Russie* il y a un siècle et demi. On avait entrevu la silhouette de Pierre-le-Grand, qui passa, comme ses peuples, pour un barbare avec lequel il eût été mal de lier relation. 1812, d'effrayante mémoire! l'inutile campagne de Crimée en 1854 mirent dans nos esprits un type fantastique du Cosaque qui ne répon-

dait plus depuis longtemps à la réalité du véritable caractère russe. Nous nous payons trop de légendes toutes faites; la réalité nous a joué cependant déjà bien des mauvais tours. Apprenons donc à juger un peu mieux les choses et les peuples étrangers. Secouons cette torpeur malsaine qu'engendre l'adoration de soi-même,

Dans une longue enfance elle nous ferait vieillir.

Aujourd'hui on ne parle que de la Russie et des Russes. Ils viennent d'écraser la Turquie et de manger l'Asie centrale où ils ne sont plus qu'à cent lieues des frontières anglaises de l'Inde qu'ils memacent d'enlever à la domination britannique. Leur empire couvre en Europe une surface égale à dix fois celle de la France, à vingt-six fois en Asie. Ce territoire est une plaine sans fin, qu'arpentent sans cesse du nord au sud, de l'est à l'ouest, les solides jarrets de leurs 20 millions de chevaux. S'il est vrai « que le monde appartiendra aux plus rapides », la Russie étend sur lui une ombre bien menaçante, car les cavaliers ne lui manqueront pas plus que les chevaux pour faire visite à ses plus lointains ennemis. Ses poètes lui crient : « En avant, sainte Russie, et la Terre t'appartient! » Leur cri ne serait pas bien redoutable si le peuple russe n'avait la conscience de sa force présente et de sa grandeur future. Il déborde partout, colonise et peuple ses provinces inhabitées. Telles d'entre

elles, — la Podolie et la Bessarabie au sud, — qui n'avaient ni villes ni habitants au dix-huitième siècle, ont maintenant 6 millions d'âmes et des agglomérations urbaines de 150,000 hommes : Odessa et Kicheneff. Dans d'autres, les cités et les villages croissent comme des champignons.

L'ours grandit; ce n'est plus un ours mal léché, il se civilise. De ses puissantes narines, — la Baltique et la mer Noire, — il essaie d'aspirer les senteurs d'Occident, les parfums et le soleil du midi. Malheureusement les clefs de sa maison sont en mains ennemies, les Anglais lui coupent la respiration à Copenhague et à Constantinople. De ses deux yeux, — la mer Blanche et la mer Caspienne, — il lorgne la route du Nord-Amérique ou celle des Indes; un gros bourgeon, qui lui pousse en forme d'oreille gauche dans le Turkestan, lui permet d'écouter aux portes de l'Indoustan si quelque sourd grondement de révolte ne lui facilitera pas l'accès de ce pays qui fait la fortune de sa grande rivale, l'Angleterre. « C'est là que le cheval pourra atteindre la baleine » et lui porter un coup terrible.

D'où vient donc cette fortune si rapide de la Russie ? De l'accroissement prodigieux de sa population. En 90 ans (1789 à 1879) celle-ci a passé de 35 millions à 92 ! elle s'accroît annuellement de 1,000,000 à 1,200,000 individus. Dans un demi siècle, elle sera de 150 millions. Quelle force ! et

qui pourra arrêter le colosse russe! — Oui, mais la Russie est bien agitée; elle va se dissoudre ou s'affaiblir. — Non, non, mon ami; ces agitations (nous constatons un fait sans juger les moyens) ne sont que des signes manifestes de la force expansive d'un peuple jeune. C'est Gargantua au berceau, brisant les chaînes dont l'avait couvert sa nourrice, quittant son lit trop étroit pour courir de ses propres allures et s'élancer seul dans la vie.

Pardon d'avoir tant insisté sur l'Angleterre et la Russie. « C'est que, dit Prévost-Paradol, ces deux nations sont en train de se partager le monde, de jeter dans l'Asie, l'Océanie, l'Amérique, les bases d'empires gigantesques auprès desquels les autres pays européens ne seront bientôt plus que de ridicules pygmées. » C'est, ajouterai-je, qu'elles ne sont arrivées à ce résultat que par l'énorme et menaçant épanouissement du chiffre de leurs enfants, *sur place* ou *dans leurs colonies*.

L'homme, tu le vois, est la force, la richesse par excellence, celle qu'il faut multiplier avant tout, puisque c'est elle qui crée et garde l'autre. Malheur à ceux qui l'oublient !

L'*Allemagne* ne fait point exception à la loi. Elle a vu le nombre de ses fils passer en 90 ans de 20 à 43 millions; ils peuvent doubler en 50 ans : C'est peu rassurant pour nous.

« Que de Prussiens! mon Dieu, que de Prussiens ! » criais-tu en 1870 en voyant leurs lourdes légions

fouler ton sol et manger ton bien. Comprends-tu pourquoi ils étaient si nombreux ? Vois-tu maintenant UNE des grandes causes de leurs victoires ? Nous avons reçu quelque part, entre l'occiput et les talons, un fameux coup de botte... allemande. Ça nous a fait ouvrir l'œil; espérons que c'est le bon.

« Vous autres Français, me disait à propos de » population un vieux Bavarois; vous êtes la race » la plus vive, la plus intelligente en toute chose, » mais vous laissez souvent au hasard à conduire ou » à résoudre les affaires les plus graves. » *In petto* j'avouais que mon Bavarois avait raison.

M. de Bismarck est tellement convaincu de cette vérité « que la question de prépondérance est » inhérente au total de la population », qu'il a presque enrayé depuis 8 ans l'émigration allemande vers l'Amérique. De 200,000, il l'a fait descendre annuellement à 30,000 émigrants à peine. « Dans » l'état où se trouve l'Europe, écrit-il, avec la » Russie, l'Autriche, la France pour voisines, » l'Allemagne doit garder tous ses fils pour se » défendre, et en accroître le nombre aussi rapide- » ment que possible. »

Or la race allemande est éminemment prolifique : je t'ai dit qu'elle se doublerait en un demi-siècle. Elle est non moins vorace et gloutonne : c'est la quantité, non la qualité des mets qu'il lui faut. « Ventre affamé n'a point d'oreilles. » Crains donc que les vivres lui faisant défaut, elle vienne de nouveau les

prendre chez toi. Les prétextes ne manqueront point. Ce jour-là si toi ou les tiens n'êtes pas en mesure, la force primera encore le droit, et tu auras travaillé.... pour le roi de Prusse.

On t'a sottement, depuis 30 ans, fait peur des *partageux* du dedans; on t'a fait haïr des Français, tes frères. Ce sont ceux du dehors, moi, qui me font trembler. Nous leur avons donné deux provinces et cinq milliards. Voilà les *partageux* à craindre. Fais des soldats pour te défendre de ceux-ci. Tu t'arrangeras toujours avec les autres, je te le garantis.

La jeune *Italie* n'est si âpre à toute curée, n'a grandi si rapidement depuis 1859, que parce que 300,000 bouches nouvelles demandent chaque année la pâtée à leur mère-patrie, et la place à son ciel si doux. La sœur cadette avec ses 28 millions d'habitants, va rattraper son aînée, la noble France. Craignons qu'elle prenne la première place dans la famille latine.

Si je parle ici de l'Italie, c'est pour réfuter cette rengaîne absurde, — qu'on me passe le mot, — que j'entends corner constamment à mes oreilles et qui m'horripile : « Les peuples latins sont moins « multiplicateurs que les races du Nord. » Erreur. L'Italie le prouve. Si la France voulait imiter sa sœur !

Ainsi tous les groupes européens étant égaux devant la civilisation quant aux moyens d'attaque et de défense, ceux-là ont accru leurs forces indus-

trielles, commerciales, agricoles, militaires, ont remporté d'éclatantes victoires, ont fortifié, agrandi la patrie, qui ont vu s'augmenter le nombre de leurs enfants. Leurs succès ont été exactement proportionnels à l'accroissement de leur population.

*
* *

Si cette loi est vraie, la proposition inverse : « Une nation s'arrêtera dans son essor historique ou » tombera si la population s'arrête ou diminue », doit être également vraie et facile à démontrer.

La chute de la *Turquie* ne s'explique que par l'extinction graduelle de la race turque.

L'*Espagne* n'a été pendant deux siècles « un grand corps sans âme » que par suite de la dépopulation effrayante de ses provinces.

Les rudes leçons de 1859, 1866, 1870 n'ont pu être infligées à l'*Autriche* et à la *France* que par un arrêt dans l'évolution de la race.

La FRANCE ! . . . .

A peu que le cœur ne me fende,

comme dit un vieux poète, en finissant cette statistique.

Pendant que ses voisins, ses ennemis, — c'est tout un quelquefois, — doublaient, triplaient, qua-

druplaient et plus le chiffre de leurs citoyens, elle tierçait à peine le sien :

1791 : 26 millions
1879 : 37 » chiffres ronds.

Quelle lenteur ! quel train de sénateur ! Nous allons quatre fois moins vite que nos rivaux (1).

La Belgique a 160 habitants au kilomètre carré. A ce taux, notre pays pourrait en nourrir, sans se gêner, 85 millions sur son sol généreux, sous son beau soleil. Il y a de la marge d'ici là ; je crains bien que la marge ne soit jamais remplie par exemple : nous n'aimons plus les enfants.

« Monsieur est Persan ? disait une marquise de » la Jeannotière quelconque à Usbek. Comment » peut-on être Persan ! » Aujourd'hui le thème est changé. « Monsieur a six enfants ? Comment peut- » on avoir six enfants ! » Ça fait rire ; on se garde

(1) De 1872 à 1875 inclus, la France a gagné par année, en moyenne, 138,000 personnes par l'excédant des naissances sur les décès.

La Grande-Bretagne, 416,000 par an, pendant la même période et pour la même cause.

La Russie, 900,000 ; — l'Italie, 170,000 (ces deux chiffres sont au-dessous de la vérité).

Suède et Norwége, 75,000 ; — l'Allemagne, 504,500 ; — la Hollande, 43,500 ; — la Belgique, 56,000 ; — l'Autriche allemande, 135,000 ; — la Hongrie a perdu 96,000 personnes au contraire ; — l'Espagne gagne 50,000 individus annuellement ; nous sommes donc tombés au niveau de l'Espagne sous ce rapport, sa population n'étant que les 3/7 de la nôtre. — (Statistique comparée.)

bien pour son compte d'en avoir six, et d'être aussi ridicule.

Le premier-né est-il une fille ?... Assez. Une fille est si difficile à marier sans dot. Faisons-lui donc une dot. — Plus tard on prendra la demoiselle pour avoir... la dot. Bonne opération commerciale, souvent triste ménage.

Un garçon !... une fille !... Assez ! Assez. Voilà le souhait d'un roi. — Eh! mon ami, laisse les rois dormir, nous sommes en République. Il y a toujours assez de sujets, jamais trop de citoyens.

Malthus nous dit : « Ne mets au monde que les enfants que tu peux nourrir. » Soit. Seulement le riche qui pourrait en élever 71, comme feu Gédéon, en a un, ou point. Le pauvre seul multiplie, et se rend plus misérable encore. Heureusement l'imprévoyance de l'un nous sauve des suites terribles de l'égoïsme de l'autre.

Quelles sont ou seront les conséquences de cette situation si grave, si générale, de cet arrêt dans la marche ascendante de notre race ?

Je les ai déjà indiquées : La sécurité nationale diminuée ; l'essor industriel arrêté, car si la machine peut remplacer l'homme dans la production, l'homme seul consomme ; — l'agriculture délaissée ou en souffrance, etc., etc. Avec notre organisation sociale actuelle, qui permet justement à chacun de se donner au métier le plus rémunérateur de ses facultés, celui qui possède des terres sera sous peu

dans la nécessité de ne compter que sur lui seul ou sur les siens pour en tirer profit. « Si tu veux avoir des domestiques, aie des enfants. »

Celui qui aura le plus de bras sera, dans 20 ans, le plus riche, au prix où est la main-d'œuvre : effet logique de l'évolution naturelle.

Nécessité plus que raison sera le correcteur de notre égoïsme présent. On demande des réformes qui ne seraient que des palliatifs; on s'en prend au Gouvernement, à la nation entière de ce malaise inexpliqué. On a tort. Je viens de t'en montrer les causes profondes. N'accuse que toi-même.

La raison te dit avec le proverbe anglais :

« Si chacun de nous voulait se réformer, la » nation serait bientôt réformée. » — Elle ajoute » avec Franklin : « Un enfant coûte moins à élever » qu'un vice à entretenir. »

Nous avons bien, toi et moi, quelques petits défauts dont nous pourrions nous défaire. Laissons-les; remplaçons-les par autant de bébés joufflus. Nos cœurs en seront plus gais et la patrie plus forte : double profit pour nous.

En 1791, Mirabeau terminait son fameux discours sur la banqueroute par ces paroles : « La hideuse » banqueroute est là qui va dévorer vous, vos » femmes, vos enfants, vos biens... et vous délibérez !... » Oui, on délibérait pour savoir si chacun consentirait à un léger sacrifice d'argent destiné à sauver la tranquillité et l'honneur de la France.

Aujourd'hui, on délibère encore, — non pas qu'il s'agisse d'argent, l'argent n'est point rare, Dieu merci, — mais on hésite à offrir à la Patrie, c'est-à-dire à soi-même, les enfants qui peuvent la faire vivre et la défendre.

To be, or not to be, être ou ne plus être comme peuple avant un siècle, voilà la grande question du jour. Les écoles seraient inutiles sans écoliers; les canons et les fusils sont choses vaines sans soldats courageux; la possession de la terre n'est rien sans bras pour la fertiliser, — l'abondance des produits, sans consommateurs.

Il dépend de tout vrai Français que cette question vitale reçoive une solution nationale, patriotique...(1).

A bon entendeur, salut !...

---

(1) Pour favoriser l'émigration ou l'accroissement sur place, un Américain nous proposait l'autre jour les moyens suivants :

« *Impôt sur les célibataires* de toutes robes et de tous états » âgés de plus de 30 ans.— Le célibat est la plaie de votre société, » disait-il. Plus de la moitié de votre population adulte est irre- » productive. Un million d'individus (extrême minimum) seraient » atteints. Au taux établi (1 l. st. = 25 fr.) par les Anglais pour le » même cas, ou encore par l'Etat d'Indiana, cela ferait 25 millions » certainement, et plus de 50 probablement.

» La 1re moitié serait employée à fournir à chaque émigrant » algérien une prime de 1,000 fr. Votre émigration se ranimerait » immédiatement et pour vous seuls. — La 2e servirait à la cons- » titution d'une *dotation civique*, c'est-à-dire de *prix de pater-* » *nité* accordés aux 10 ou 15 milliers de chefs de famille les plus » nombreuses.

» Pourquoi n'avez-vous plus de fêtes de l'enfance ?

» Pourquoi point *d'ordre du mérite paternel ?* La brigue ne

III

Le Français est-il colon ?

. . . .

. . . . Oui, mais le Français n'est pas colon.

Y a-t-il une vérité scientifique aussi bien établie, aussi universellement répandue chez nous que ce dicton absurbe et faux.

Voyez donc, direz-vous, comme l'Angleterre devient riche, prospère et puissante par ses colonies ; nous devrions bien l'imiter.

— C'est vrai ; mais le Français n'est pas colon.

— Quels territoires immenses, d'un climat sem-

» pourrait rien pour l'obtention de celui-ci. Et vous aimez tant le » ruban que.... »

Voilà des idées bien américaines. Il est vrai que chaque ville des Etats-Unis a son « *City directory* » livre du cens qui constate chaque année, et avec orgueil, l'accroissement de la cité. Nous ne connaissons pas cette sorte de fierté en France.

En attendant mieux je conseille, à chacun, d'entrer dans une de nos *Sociétés protectrices de l'enfance.* « Sur 1,000 enfants de » 1 à 5 ans, 20 meurent annuellement dans la Haute-Marne, » — 70 à 80 dans le Gard, les Pyrénées-Orientales, etc., etc ! Ces » différences formidables sont constantes, elles se reproduisent » chaque année ; et cependant avant les études de démographie » personne ne s'en doutait. » Dr Bertillon.

Mal connu, mal guéri. Il faut à toute force nous affranchir aujourd'hui de cet effrayant tribut à la mort, ce vieux Minotaure.

blable au nôtre, sont encore inoccupés et pourraient être peuplés par nous. La terre est au premier occupant. Vite, plantons là notre drapeau pendant qu'il en est temps encore.

— C'est possible .. mais le Français n'est point colon.

Avec cela on a réponse à tout ; c'est le « sans dot » de M. Jourdain.

Voici comment M. Warnier, ancien député d'Alger, un de ceux qui ont le plus travaillé à faire connaître la France nouvelle, répond à cette manie du Français de se payer de mots, de phrases toutes faites, montures bien douces qui bercent et entretiennent notre indifférence coupable, notre apathie étrange pour tout ce qui touche à nos colonies, comme à une mulitude d'autres choses, nous dispensant par cela même d'étudier ou de chercher de bonnes raisons.

... « Quand je pense qu'un misérable lieu commun » suffit pour décourager les Français d'utiles entre- » prises en Afrique, je m'indigne. On dit : le Fran- » çais n'est pas né colonisateur, comme si un peuple » naissait colonisateur. Quelle absurdité dans ce » dicton ridicule que nos voisins les Anglais *colpor-* » *tent à dessein*, et qui trouve des partisans crédules » en France ! Mais toute notre histoire proteste » contre ce détestable sophisme ! Allez en Amérique, » tout vous crie l'absurdité de ce mensonge, depuis » le Canada jusqu'à la Nouvelle-Orléans que

» Napoléon (qu'il en soit maudit) vendit aux Américains pour se créer des ressources guerrières » en Europe !

» L'Algérie elle-même proteste contre ce men- » songe odieux qu'on cherche à répandre *jusque* » *dans nos écoles*. Nous y avons fait les plus grands » sacrifices, il est vrai ; mais il est faux, comme on » le dit, que ces sacrifices aient été en pure perte. » Nos capitaux, fécondés par la science de nos » ingénieurs, ont doté l'Algérie de routes, de » canaux, de ports, de télégraphes et de chemins de » fer qui ne laissent rien à envier à ceux de la » métropole. Des villages, des fermes s'élèvent » dans nos provinces ; les plantations de chênes- » liéges feraient la richesse de nos colons si elles » n'étaient point dévastées par l'incendie ; le blé, » l'alfa, le fer, etc., sont l'objet d'un commerce » d'exportation considérable ! Que vient-on nous » dire que le Français n'est point colonisateur ! » C'est un mensonge ! Il l'est autant qu'aucun » peuple de la terre ! »

Voilà qui est vigoureusement dit.

Quand nous aurons parcouru l'Algérie entière à cheval, en diligence, en chemin de fer, — visité les villes, les villages, les fermes prospères qui surgissent partout, signes évidents de l'activité et de la valeur de nos colons, notre conviction sera aussi solidement assise que celle de M. Warnier, et nous dirons avec lui : « Oui, le Français est colon. »

Qu'est-ce en effet qu'un colon ? *Un homme qui cultive la terre*, non plus dans son pays originel, mais en Afrique, en Amérique, en Océanie, en Asie ; — non plus comme au moyen âge, pour le compte du seigneur ou du couvent voisin, — mais pour son propre et unique avantage. En somme, aujourd'hui, c'est un Européen fixé hors d'Europe dans un pays généralement soumis par les armes de la métropole. Il est venu y chercher fortune parce qu'il était pauvre, une seconde patrie parce que la sienne était trop étroite pour nourrir tous ses enfants : ils y manquaient d'air et de soleil.

Bias portait tout son avoir sur son dos ; ses bagages n'étaient pas lourds. Il n'en faut guère plus au colon : quelques outils, des graines à ensemencer, un peu de bétail, cela suffit pour commencer à prendre possession de la terre vierge et infinie, qui est là devant lui. Ce qu'il faut surtout à l'émigré, lorsqu'il va aux colonies, ce sont des qualités personnelles spéciales de force, de ténacité, de fécondité, de goût au travail, etc. :

De force, parce que l'acclimatation, les travaux de défrichement, les tracas de l'installation lui demanderont un surcroît d'activité qui doit être pris sur une réserve antérieure pour ne point aller jusqu'à compromettre l'effort régulier des années suivantes. Une santé solide, un corps et un esprit robustes, capables de vaincre les forces passives de la nature, liguées contre lui, sont donc nécessaires au colon ;

De goût au travail : le paresseux ne réussit pas là-bas mieux qu'ici ; il n'a rien à y faire. Le travail est partout le père de la richesse et du bien-être. Les alouettes toutes rôties ne tombent pas en Afrique plutôt qu'en France. « Mais avec du travail on » arrivera certainement en Algérie à l'aisance, » souvent à la fortune. » En peut-on dire autant en France, où il y a dix concurrents pour une place à prendre, dix acheteurs pour une terre à vendre ? —

De persévérance et de ténacité : Là surtout « patience et longueur de temps, font plus que force et que rage ». Le hasard et le miracle sont deux dieux déchus ; c'est une espérance décevante et malsaine que d'attendre d'eux l'opulence. La fortune honnête, comme le génie, est le fruit d'un long labeur. Il faudra donc s'attacher au sol sans *esprit de retour ;*

De fécondité et de virilité pour rester, soi ou les siens, maître de la matière vaincue, de la terre soumise, mais toujours prête à retourner à l'état sauvage, sitôt que disparaît le dompteur. La nature ne livre ses trésors qu'aux bras qui lui font violence; plus ils sont violents, plus elle se montre généreuse ; « Deux choses sont nécessaires en Algérie, disait » un colon, des capitaux abondants ou de nombreux » enfants. » Ces deux choses n'en font qu'une, car l'homme est le premier et le plus précieux de tous les capitaux.

Les Français sont-ils suffisamment robustes, tra-

vailleurs, économes, persévérants, tenaces, féconds pour essaimer avec succès ?.. Oui, mille fois oui !

Nulle race en Europe n'a un tempérament plus sain, plus robuste, plus résistant à la fatigue que nos sèches et nerveuses populations campagnardes ou ouvrières urbaines.

Nos plus cruels ennemis admirent notre amour du travail et de l'épargne qui, seul, nous a permis de payer la rançon de la France, de lui rendre la force et la santé.

Les Arabes et les marais fiévreux étaient les maîtres incontestés de la Mitidja, magnifique plaine de 200,000 hectares au sud d'Alger. — Dix ans, le fusil prévalut sur la pioche ; il fallait assurer la conquête et la possession tranquille. Les marais furent les plus longs à vaincre. Pendant vingt ans, il fallut défricher, assainir, planter et lutter contre des émanations plus meurtrières que les balles des Arabes. La victoire fut complète. *Boufarik*, — l'ancien cimetière des Européens, — a aujourd'hui 8 à 9,000 âmes. 30 villages prospères et populeux couvrent la vaste plaine dont il occupe le centre. — 35,000 colons y font fortune. Plus de marais, plus de fièvre, plus d'Arabes ennemis ! tranquillité absolue, salubrité parfaite, fertilité plus grande que celle de la rivière d'Aisne ou de la Beauce !

Triple et glorieuse victoire également due au courage de nos soldats, à la *ténacité*, *à la persévé-*

rance indomptables de nos colons. Que répondre à cette preuve, faite en cent autres endroits, et qui est, je crois, sans réplique ?

La virilité et la fécondité ne sont point des qualités perdues de la race française. — 70,000 Franco-Canadiens abandonnés à eux seuls depuis 1763 sont montés par leur vertu expansive et prolifique à 2 millions ; il n'y a pas au monde d'exemple d'une pareille multiplication. Nos Algériens renouvelleront ce miracle de vitalité ; des indices certains l'annoncent. L'homme, — et particulièrement le Gaulois social, bavard, — a horreur du vide, de la solitude.

Pourquoi donc le Français si merveilleusement doué n'émigre-t-il point ? — Pour deux grandes raisons.

Il est *casanier*. Des gens se sont trouvés pour le louer de ce vilain défaut qui tient à l'éducation de famille (peut-être aussi à celle de l'école). Les mères veulent avoir constamment sous leurs ailes leurs poussins trop rares, hélas ! la tendresse maternelle, croient-elles, adoucira la gêne commune ou les rudesses de la vie. Jadis une mère spartiate disait à son fils dont l'épée était trop courte pour atteindre l'ennemi : « Fais un pas de plus. » Quand donc les nôtres, animées d'un sentiment plus viril, répondront-elles à nos plaintes contre la fortune : « Faites cinq cents lieues ; allez cueillir des fruits » d'or au pays du soleil. » — Cette tutelle absor-

bante nous conduirait à l'anéantissement, car « à » vivre chez soi sans espoir de parvenir, sans hon- » nête ambition qui le stimule, un peuple perd tout » ressort ; il végète, se pétrifie et meurt ».

La seconde cause, plus funeste encore que la première, — dont elle est une suite logique, — vient de l'esprit autoritaire et de l'incapacité *naturelle* de nos administrations coloniales depuis deux siècles.

« Sans liberté, dit Montesquieu, point de colonies. » Les nôtres n'ont jamais connu que la dictature militaire. Voici deux faits terribles qui démontrent la stérilité, l'impuissance absolue de ce système administratif :

En 1854, sur 36,198 personnes qui sont allées en Algérie, 26,595 sont reparties faute d'y trouver une place ! Point de place !!! dans un pays grand comme la France et qui n'avait que deux millions et demi d'habitants indigènes ! Cela fait rêver... ou bouillir de colère !

Mais l'Algérie « était un royaume arabe », suivant Napoléon III « empereur des Arabes comme des Français ». Plût aux dieux qu'il n'eût été jamais empereur qu'en Arabie ! On laissa donc l'Algérie aux Arabes ; et aux émigrants le regret cuisant d'avoir traversé inutilement la Méditerranée.

En 1872, je crois, sous l'amiral Gueydon, l'arrivée de quelques milliers d'Alsaciens-Lorrains, pauvres fugitifs sans patrie, fit perdre la tête à l'administra-

tion algérienne. Ils durent attendre ; point de place toujours ! Ceux qui les suivaient mirent le cap sur l'Amérique. Sainte tutelle, va, qui étouffe ceux qu'elle veut protéger !

Et voilà pourquoi les Français ne sont point colons.

Mais aujourd'hui, que le pachalik militaire créé par la conquête a cédé la place à un gouvernement civil et à un régime de liberté qui nous débarrassera de la lourde et oppressive machine administrative, nous serions sans excuses de laisser passer en d'autres mains le sol et les richesses de notre grande colonie, acquise au prix de 6 milliards et de 150,000 soldats : sang et or qu'elle peut et doit nous rendre en un demi-siècle.

En avant donc ! La fortune nous y invite ; l'intérêt de la patrie le commande impérieusement. C'est aux Français à posséder, à féconder l'Algérie, puisque

les Français sont colons !

IV

L'Algérie est-elle colonisable ?

—

Alger, par où nous avons pris pied en Afrique, est aujourd'hui une magnifique ville de 70 à

80,000 âmes. C'est le siége du gouvernement colonial algérien. Ses rues et ses boulevards animés s'étagent d'une façon pittoresque sur les collines qui ferment, à l'ouest, une belle rade de 20 kilomètres d'ouverture sur 7 de profondeur.

Du port la vue est splendide : à droite, Alger ; en face, à 12 ou 15 lieues, l'Atlas formant le fond du tableau et limitant l'horizon ; à gauche, de puissants contreforts montagneux annonçant le voisinage de la Kabylie. Le reste de l'Algérie n'est point indigne du portique grandiose qui en marque l'entrée.

La capitale de la France africaine est à peu près à égale distance de la frontière marocaine à l'ouest, de la frontière tunisienne à l'est. Le développement total des côtes est de 250 lieues. Notre domination se fait sentir d'une façon assurée jusqu'à 600 kilomètres au sud du littoral.

L'Algérie représente donc assez exactement un rectangle, ayant 1,000 kilomètres de l'est à l'ouest (Tunisie-Maroc), et 600 du nord au sud (Méditerranée-Sahara).

Surface : 60 millions d'hectares, — un cinquième de plus que la France, — dont un bon tiers sont admirablement propres à la colonisation française.

Quelles pourraient être, en effet, les *causes naturelles* qui s'opposeraient à la prise de possession réelle d'une colonie quelconque par le peuplement et la mise en valeur du sol ?

J'en vois cinq principales :

1° L'inaptitude colonisatrice du vainqueur ;

2° Le trop grand éloignement de la métropole ;

3° Une population indigène nombreuse, vivace et hostile ;

4° L'insalubrité du climat ;

5° L'infertilité du sol.

Il y en a d'autres, mais elles ne sont que secondaires. Or aucune de celles que nous venons d'énumérer ne milite contre la colonisation possible de l'Algérie.

Le Français est colon ; nous le savons.

Alger, Oran, Bône se trouvent à 40 heures de Marseille, à 30 de Port-Vendres. Il faut plus de temps que cela pour faire le trajet de Givet à Bayonne. Personne n'hésite pourtant à faire ce voyage ni à se fixer dans le sud si ses intérêts le commandent.

5,000 lieues séparent Londres et Liverpool de Melbourne ou de Sydney. Cela n'empêche point cent mille colons anglais d'aller, chaque année, s'installer sur le continent australien. Il leur faut cependant deux mois et demi pour s'y rendre : deux fois plus de jours qu'à nous d'heures pour franchir les 200 petites lieues d'une traversée méditerranéenne. Les Anglais seraient-ils des hommes et nous des enfants pusillanimes ? Cessons donc de piétiner sur place et de nous consumer dans un mouvement stérile.

Notre société est trop réglée, trop fermée, trop

étroite, trop sage, toute place y est prise ; de là le manque de nouveaux-venus. On y étouffe par faute d'espace, comme le fauve robuste qui languit et meurt rapidement dans une cage de fer.

En route alors ! au dehors ! à l'air !!

Ce n'est point vers les villes qu'il faut émigrer. L'homme s'y étiole, y perd son indépendance ; sa personnalité s'efface dans la masse. — C'est vers les vastes plaines inoccupées, vers les monts sublimes qu'il faut aller.

« *C'est là qu'elle vit, la liberté sacrée !* »

Nos jambes ne seront point usées pour gagner Tlemcen, Blidah, Sétif, Milah, etc., etc. ; et là-bas, sans faire d'efforts plus grands, nous obtiendrons certainement un sourire de la fortune, l'ingrate déesse qui nous sourit si rarement chez nous, même après une longue vie de travail.

Les indigènes — Kabyles, Arabes, Juifs, Koulouglis, — sont soumis aujourd'hui ; leur nombre (2 millions 1/2) n'est point en rapport avec l'énorme surface de leur territoire. Notre conscience peut donc se tranquilliser à l'avance, nous n'aurons point à les déposséder d'un bien qu'ils ne *possèdent* pas.

Les *Kabyles* (1,000,000) occupent les régions montagneuses. Ils sont travailleurs et sédentaires ; on pourra les assimiler par les écoles ; — par des procédés de culture supérieurs ; leur routine agricole, leur pratique enfantine disparaissent d'ailleurs tous les jours ; — par des voies de communication

rapides et multipliées qui les mettront en contact journalier avec nous ; les Marabouts fanatiques n'ont plus de prise sur les populations, que dans les centres éloignés de nos villages ou de nos fermes ; — enfin par l'industrie et le commerce qui les enrichiront en écoulant leurs produits. « C'est par le ventre qu'il faut les prendre », dit énergiquement un explorateur français de l'Aurès. La famine est en effet mauvaise conseillère ; au contraire, quand messer Gaster est satisfait, l'esprit est peu disposé à la révolte. Donc, aidons les indigènes à s'enrichir, à vivre dans l'abondance : ils ne se soulèveront plus.

Les *Arabes* (1,300,000) occupent les plaines, les plateaux, le Sahara. Ils sont nomades, paresseux, à peu près irréductibles à la civilisation. Leurs grandes occupations sont les fantasias, les contes bleus et sans fin, les *prises de soleil,* « Chemness ! je m'ensoleille ». Ils émigreront peu à peu vers le Sahara devant le flot montant de la colonisation.

Notre conquête a relevé les *Juifs* algériens, (33,000), de l'abjection où les avaient plongés la domination et le fanatisme persécuteur des Arabes. Un décret du gouvernement de la Défense nationale les a à bon droit naturalisés en masse en 1870. L'intérêt les attache à nous plus sûrement peut-être que la reconnaissance. Ils sont entreprenants, retors dans les affaires, ils ont l'immense avantage de connaître la langue du vaincu et celle du vainqueur.

Ils peuvent être le trait d'union entre les deux races.

Enfin nous avons sauvé de la rancune terrible des Arabes les Koulouglis (10,000), descendants des anciens dominateurs turcs. Cette population douce, paisible nous est dévouée corps et âme.

Ainsi donc, sans dépossession injuste, sans extermination cruelle, nous pouvons assurer notre avenir en Afrique ! il n'y faut que des colons.

V

Le Climat

—

Quand il s'agit de colonisation, c'est-à-dire d'émigration, la question la plus grave à considérer est sans contredit celle du climat. L'extrême froid ou l'extrême chaud sont également nuisibles, mortels au libre développement de la vie chez les espèces animales ou végétales originaires des régions tempérées. L'équilibre des forces vitales auquel elles sont accoutumées se trouve rompu à leur détriment.

Chacun de ces milieux, — tropical ou boréal, — a sa faune et sa flore particulières, auxquelles l'homme blanc peut lui-même difficilement s'accommoder sans grand danger. Il est étranger au pôle et sous l'équateur. La nature le traite en étranger,

c'est-à-dire en ennemi : ses lois sont brutales et ne connaissent guère nos accommodements, nos compromis, nos tempéraments sociaux.

Au Sénégal, à Cayenne par exemple, la torridité du climat produit l'anémie, l'énervement chez l'Européen, et, en deux ou trois saisons au plus, la *guillotine sèche*, — je veux dire la chaleur, — a envoyé neuf sur dix de ces malheureux chercher quelque fraîcheur dans le royaume des ombres.

En Laponie, en Sibérie, un froid terrible, durant dix mois sur douze, pénètre dans nos poumons comme un poignard suraigu et détruit toute existence exotique. Descartes paya de sa vie un court séjour à Stockolm qui n'est cependant que par 60° nord.

C'est donc avec raison qu'avant d'émigrer, chacun doit se demander : « Quel est le climat du pays où » l'on me conseille d'aller chercher une condition » meilleure ? » car on n'y va point pour y porter ses os, mais pour y vivre.

Humboldt, qui est une grande autorité en géographie, divise la terre en sept climats généraux, en prenant pour base la température annuelle moyenne:

1° Climat brûlant,	de	+ 27° 5	à	25°
2° Climat chaud,	de	25°	à	20°
3° Climat doux,	de	20°	à	15°
4° Climat tempéré,	de	15°	à	10°
5° Climat froid,	de	10°	à	5°
6° Climat très-froid,	de	5°	à	0°
7° Climat glacé,		au-dessous de		0°

Les causes générales concourant à déterminer chaque climat sont :

La *latitude*, ou la distance qui sépare un lieu du pôle ou de l'équateur : ainsi le froid glacera la Sibérie ; le soleil calcinera le Sahara ;

L'*altitude*, c'est-à-dire la hauteur de ce lieu au-dessus du niveau de la mer. De Nice, qui ne connaît point l'hiver, on voit les cimes des Alpes couvertes de neiges éternelles. Au Pérou, sous l'équateur, les sommets des Andes (7,000 mètres de hauteur) sont le domaine exclusif des glaciers, comme de la flore la plus boréale. Leurs plateaux, à 3 et 4,000 mètres, jouissent d'un printemps perpétuel. Les dernières ondulations de leur base sont ombragées par les palmiers, les bambous et toutes les espèces tropicales ;

La *proximité* ou l'*éloignement des mers*, qui produit la fréquence ou la rareté des pluies. Une île, une région cotière ont un climat tempéré, doux et humide ; le centre d'un continent sera sec ; de plus, très-froid ou très-chaud, ou alternativement l'un et l'autre, suivant la latitude. Exemples : le Sahara brûlant ; la Mongolie glacée ; le Turkestan aux chaleurs atroces en été, aux froids mortels en hiver.

Il faudrait ajouter à ces causes naturelles la *direction des montagnes*, celle des *vents dominants* dans la contrée. Fort souvent ce sont des facteurs importants dans cette grande question du climat

d'un pays. Les vents du sud-ouest rendent celui de la France très-salubre. Ceux du sud-est empestent la Russie. Le siroco est incommode en Afrique ainsi que sur toute l'Europe méridionale.

Prenons donc une carte de l'Algérie.

La vue exacte de la configuration topographique, de la situation géographique du pays va nous aider à résoudre, d'après les principes généraux de la climatologie maintenant connus, la question capitale du climat algérien.

Que de fables et de mensonges sur l'insalubrité de notre magnifique colonie ont été débités par des ignorants ou par des gens intéressés à les répandre !« Qualifier le climat de l'Afrique française de *meurtrier*, c'est faire preuve d'ignorance ou de la plus insigne mauvaise foi. » Ainsi parle mon savant confrère O. Niel, professeur de géographie à Bône. Je voudrais, entre parenthèses, voir son livre dans les mains de tous nos instituteurs et de tous ceux qui ont le loisir de lire, d'étudier un peu. Que de préjugés il ferait disparaître !

En attendant, ouvrons notre carte et regardons.

Du nord au sud, en partant d'un point quelconque du littoral, Oran, Alger, Philippeville, Bône, il se présente d'abord à nous, sur une largeur moyenne de 80 à 120 kilomètres, une région ondulée, montagneuse (2,300 mètres en Kabylie) appelée le *Tell*. Elle se termine au sud par le moyen Atlas, longue chaîne parallèle à la mer, d'où descendent *toutes*

les rivières algériennes qui rendent à la Méditerranée, en flots limpides et fécondants, les vapeurs qu'elle leur a envoyées sur les ailes des vents du Nord.

C'est la région de l'olivier, de l'oranger, de la vigne, etc., etc.

Sur une même largeur de 120 à 150 kilomètres, s'étendent au sud de cette première région, entre le moyen et le grand Atlas, les *Plateaux*. De la Tunisie au Maroc ils vont en s'exhaussant assez régulièrement de 800 à 1,200 mètres au-dessus du niveau de l'Océan. — Au sud d'Oran et d'Alger, l'alfa les occupe en maître. Dans la province de Constantine, ils forment un admirable champ pour la culture des céréales et l'élevage des bestiaux européens.

Au sud des plateaux, se déroule indéfiniment le *Sahara*, pays des dattes, des palmiers, des oasis et de la soif (blad-el-ateuf). Pour le moment le commerce y peut chercher des débouchés avantageux, une route vers le Soudan, mais la colonisation ne peut s'y installer avec succès.

Le voisinage de la mer ou la hauteur des montagnes rendent le Tell et les Plateaux aussi habitables pour les Européens que le sont le Languedoc et la Provence.

Mais laissons parler les faits et les chiffres. Rien ne vaut leur éloquence. Le petit tableau suivant nous en dira plus là-dessus que de longs discours :

Dans le Tell :

Altitude	Température moyenne	maximum	minimum.
0 à 300 ou 400m	+ 18°	+ 35°	— 0°
300 à 800m	+ 17°	+ id.	— 2°
800 à 1000m	+ 16°	+ 40°	— 5°

Pluies abondantes en hiver.

Dans les Plateaux (1° et 2°) :

1° Constantine, ou région des céréales

800 à 1200m	+ 15° à 16	+ 40°	— 5°

2° Alger, Oran surtout, ou région de l'alfa

700 à 1000m	+ 23°	+ 38°	— 10°

Neiges, gelées assez fortes ; pluies rares, vents rasants, violents.

Dans le Sahara :

	+ 25° à 28	+ 45°	— 8°

Cette baisse est due à un rayonnement nocturne intense.

Pluies nulles.

Le *Siroco*, vent brûlant du sud, souffle 15 à 20 fois par an ; sa durée varie de 1 à 3 jours.

Comparons ces chiffres aux données générales de Humboldt. Qu'en ressort-il ?

Tout le Tell et les immenses plateaux de Constantine ont un climat *doux et tempéré* (18 à 15°) ; c'est la température de Bordeaux, 14°, de Pau et de

Nice, 16°. — Les plateaux oranais sont *chauds* (23°) et soumis à des variations brusques. — Le Sahara seul est *brûlant;* mais qui nous presse de nous y fixer pour nous y faire rôtir? Si le besoin de nous échauffer se fait sentir, les 30 millions d'hectares du Tell et des Plateaux nous offriront un champ de course suffisant pour longtemps.

A ne considérer que ces deux dernières régions, les seules qui rentrent dans notre sujet, — la colonisation, — nous dirons :

En Algérie, l'*hiver* est doux, humide au-dessous de 600 mètres d'élévation ; il convient autant que celui de Nice aux malades, aux convalescents. — Il ressemble à celui de la France septentrionale dans les lieux d'une altitude supérieure : neiges, gelées, vents, bourrasques. A preuve celle qui arrêta, avec pertes cruelles, -- une vingtaine d'hommes, je crois, — en avril dernier, une colonne en marche d'Aumale à Boghar.

Le *printemps* et l'*automne* sont admirables.

L'*été* seul est chaud. Dans les trois mois qui s'écoulent du 15 juin au 15 septembre, les chaleurs sont fortes partout ; mais les travaux des champs sont terminés et n'appellent plus les travailleurs au dehors.

Enfin pour finir ce qui a trait au sol, à la nature, aux accidents physiques, ajoutons avec Fromentin, le grand paysagiste, que le ciel algérien, presque toujours serein, ne le cède à aucun pour la beauté

incomparable de ses jours et de ses nuits ; on dirait qu'il tombe des pluies d'étincelles lumineuses.

« Les ombres transparentes, dit-il, semblent crain-
» dre de cacher le beau ciel de l'Algérie. Ce n'était
» point des ténèbres, c'était seulement l'absence du
» jour. L'air était doux comme le lait et le miel, et
» l'on sentait à le respirer un charme inexprima-
» ble. »

La lumière de la lune et des étoiles révèle avec une netteté extraordinaire les moindres détails du paysage.

« Depuis l'horizon jusqu'au zénith, c'est le même
» scintillement partout et comme une sorte de phos-
» phorescence confuse ; il n'y a dans l'air immobile
» ni mouvement ni bruit, mais je ne sais quel mou-
» vement indéfinissable qui vient du ciel et qu'on
» dirait produit par les palpitations des étoiles. »

Le pauvre Regnault, tué à Buzenval, disait avoir été opéré de la cataracte par la lumière d'Afrique. On ne peut mieux exprimer l'effet éblouissant et enchanteur qu'elle produit sur nous.

*
* *

Il faut aux mêmes plantes pour se développer complétement des milieux analogues quant à la nature du terrain et quant au climat. On peut dire à coup sûr que deux pays, si éloignés fussent-ils, qui

rempliront ces deux conditions principales (terrains et climat semblables) auront ou pourront avoir des flores presque identiques. Toutes nos plantes européennes se sont immédiatement acclimatées aux Etats-Unis, à la Plata, au Chili, etc.

Or l'Algérie produit les mêmes *espèces herbacées* que la France : céréales, tabac, plantes fourragères, luzerne surtout ;

Les mêmes *essences arborescentes :* pommier, poirier, cerisier, pêcher, vigne, peuplier, saule, chêne, tremble, hêtre, etc.

Les mêmes *animaux domestiques et sauvages :* cheval, bœuf, mouton, chèvre, porc, sanglier, renard — poule, canard, dindon, pigeon, — aigle, émouchet, alouette, hibou, merle, loriot, vanneau, chardonneret, corbeau, caille, cigogne, etc., etc.

« — Et le lion... la panthère !... ah ! ah ! mon-
» sieur le voyageur, vous oubliez de nous en parler,
» au risque de nous faire dévorer ! » Bonnes gens, dans dix ans le dernier fauve aura disparu et sera allé rejoindre son père Croquemitaine. De plus ces deux voisins incommodes *n'ont jamais dévoré un seul Européen.* Ou bien ils ont reconnu en lui leur maître et seigneur, et ils lui ont quitté la place ; ou bien sa chair si blanche a paru à ces chasseurs de haute lignée d'un goût fade, sans saveur. Sans être prophète, on peut dire qu'ils ne verront pas naître le XXe siècle.

J'admire comme homme le courage intrépide des

Bombonnel, des Gérard et autres tueurs de bêtes ; comme géographe et Français ils me font pitié. Ils ont fait de leurs exploits des épouvantails qui servaient à les grandir, mais qui avaient pour résultat le plus certain d'effrayer les esprits faibles ou ignorants en leur laissant croire qu'il y avait en Afrique plus de lions que de grains de sable au désert.

Ajoutons que nos journaux, — sans doute pour effrayer les bonnes d'enfants? — publient trop souvent dans leurs faits divers des articles comme celui-ci : « Une diligence a rencontré, entre X et Y » (Algérie), un lion énorme... les chevaux ont été » épouvantés... mais la prudence et l'habileté du » conducteur ont tout sauvé, etc... » pour un peu on ajouterait : « sans quoi chevaux, voiture, conduc- » teur, voyageurs entraient dans la gueule du lion » aussi aisément qu'une goutte d'eau traverse celle » d'une baleine adulte. La queue des chiens qui sui- » vaient le véhicule, seule, eût révélé le lendemain » le désastre de la veille. »

Les affirmations sérieuses d'un pauvre géographe font moins de bien en dix ans qu'un tel entrefilet ne fait de mal en dix minutes. Laissons donc dormir les gasconnades des chasseurs, les contes fantasques de quelques vieux troubades. N'empêchons point l'eau d'aller à la rivière, ni nos bonnes en Afrique à la suite de nos braves pioupious : elles y trouveront *mari* ou situation avantageuse (il y avait

en territoire civil, en 1876, 711,000 hommes contre 635,000 femmes).

Pardon d'avoir fait une aussi longue digression sur seigneur lion. La légende seule l'a rendu redoutable. Périsse la légende quand son objet disparaît !

Revenons à notre sujet.

Ainsi la *grande masse* des végétaux et des animaux algériens est identique aux nôtres. Elle se trouve comprise entre ces extrêmes :

Végétaux : le sapin et le palmier ;

Animaux : l'ours ou le renard et la gazelle.

Or, l'homme comme les végétaux est un produit direct du sol ; il est autochthone. Il s'adapte absolument au milieu qui le nourrit. Les nuances infinies qui diversifient l'espèce sont les reflets exacts des nuances non moins infinies des milieux.

Milieux semblables, races semblables.

310,000 kilomètres sur 600,000 ont, en Algérie, même sol, même climat, mêmes productions que la France : 310,000 kilomètres, — c'est-à-dire une surface égale à celle de l'Angleterre, — sont habitables pour des Français. Voilà ce que nous disent la vérité et la science.

« Au climat tempéré de l'Algérie, dit le docteur
» Marès, conviennent surtout les animaux et les
» cultures du midi de l'Europe, avec lequel sont
» communes la plupart de ses richesses agricoles et
» horticoles actuelles. »

Les gens du nord de la France peuvent cependant s'acclimater parfaitement sur les hauts plateaux de Tlemcen, Mascara, Sétif, Milah, etc., etc. M. Clamageran, parlant de Boufarik et de son merveilleux développement actuel, dit :

« Nos colons font *bonne figure* au milieu de cette
» foule hétérogène (indigènes et étrangers venus à
» l'important marché aux bestiaux du lundi). Leurs
» blouses bleues et leurs paletots de velours de
» coton rayé tranchent crûment sur le fond blan-
» châtre des vêtements arabes. On sent à leurs al-
» lures que ce ne sont point des colons de fantaisie,
» mais des travailleurs sérieux, de vrais ruraux,
» ruraux républicains bien entendu, car les ruraux
» de l'espèce monarchique sont à peu près inconnus
» en dehors de la métropole. Ils n'ont nullement *l'air*
» *d'être affaiblis par le climat :* solidement bâtis, le
» teint coloré, la poitrine large, les épaules fortes,
» ils rappellent plutôt *le type du Nord que celui du*
» *Midi.* »

Boufarik est au centre de la Mitidja, et non sur les Plateaux ; à plus forte raison les Européens s'acclimateraient-ils sur ceux-ci.

Veut-on encore ici me permettre quelques chiffres bien concluants ?

En 1877, il y a eu en Algérie 11,902 naissances européennes, soit 1,016 de plus qu'en 1876. Les naissances françaises comptent là-dessus pour 6,287, soit 53 0/0.

Dans la même année, — en laissant de côté les décès militaires, 650 sur 60,000 hommes, — on trouve 10,223 morts qui n'appartiennent pas toutes aux colons algériens, car les prisons, les communautés religieuses, les orphelinats, les *étrangers malades* qui viennent passer l'hiver à Alger, fournissent un notable contingent de décès, sans aider en rien à l'accroissement naturel de la population. Cela fait donc un bénéfice relatif de 1,679 individus par l'excédant des naissances ; le bénéfice réel, absolu, doit dépasser 2,000.

Ceci nous donne :

En 1877, — 85,89 décès p. 100 naissances.

Or, on a compté :

En 1876, — 87,94 décès p. 100 naissances.
En 1875, — 95,43 — id.

Observons que ces années ont été des périodes de grande émigration et de première installation. Et pourtant le progrès est fort sensible. Nous dirons tout à l'heure à quoi il tient.

Jusqu'en 1855, les décès furent plus nombreux que les naissances. A partir de cette époque, les naissances prennent le dessus, mais très-lentement, jusqu'en 1873 ; maintenant l'accélération est formidable (1).

(1) L'accroissement de la population européenne en Algérie est due pour un *cinquième* à l'excédant des naissances sur les morts ; pour les quatre autres cinquièmes à l'arrivée de nouveaux colons. (Dr Ricoux, démographie algérienne.)

De 1867 à 1873, en *sept ans*, excédant des naissances, 2,467 ;

De fin 1872 à fin 1875, en *trois ans*, excédant des naissances, 5,804, et cependant la population n'avait crû que d'un tiers.

L'Algérie compte actuellement 3,7 naissances annuelles pour 100 habitants.

La France en compte seulement 2,7 0/0.

Au taux de sa grande colonie, la France ne mettrait que cinquante et un ans pour doubler sa population. Il lui faut malheureusement aujourd'hui près de deux siècles pour obtenir ce résultat si désirable, si nécessaire à la conservation de son indépendance nationale.

On naît plus que l'on ne meurt là-bas ; bien ! mais au moins y vit-on longtemps ?

« Quand on atteint dix-huit mois à Tlemcen, dit un vieux dicton, que rapporte M. de Loral, on n'y meurt plus. »

Au recensement de 1876, Milianah avait 6,299 habitants européens et indigènes, sur lesquels on a relevé :

261 sexagénaires :
80 septuagénaires ;
52 octogénaires ;
14 nonagénaires ;
2 centenaires.
1 de 103 ans ;
1 de 112 ans ;
1 de 115 ans.

Dites-moi un peu quelle cité de 6,000 âmes possède en France une pareille couronne de cheveux blancs ! Les journaux algériens et les revues médicales nous rapportent des cas extraordinaires et nombreux de longévité étonnante ; il me serait facile de centupler mes exemples. Les Parques africaines ne sont donc pas plus cruelles que les nôtres.

D'où vient alors cette amélioration si marquée du climat algérien ? — De trois grands faits :

1° Du défrichement du sol et de sa culture régulière ;

2° Du dessèchement des marais ;

3° Des plantations d'arbres.

Une terre restée longtemps inculte amasse des miasmes putrides auxquels ouvre l'essor la pioche du défricheur. Elle fait payer au hardi violateur la perte de sa stérilité par des rhumatismes, des fièvres, quelquefois la mort. Nulle contrée ne fait exception à cette fatalité. Le sol du Canada et des Etats-Unis donnait souvent au dernier siècle le *mal de terre* au colon nouveau. Sa face et sa peau devenaient toutes noires ; — une fièvre violente le secouait pendant des semaines : c'était le tribut à payer aux dieux souterrains.

Les plantes semées prenaient au contraire une vie extraordinaire ; ces gaz malsains leur fournissaient une nourriture abondante ; mais leurs feuilles repues purifiaient l'atmosphère, leurs racines divisaient le sol, l'assainissaient en régularisant les

pluies et l'écoulement des eaux. Quelques années de culture suffisaient pour transformer les conditions climatériques du milieu défriché.

Le même phénomène s'est produit en Algérie. Pendant vingt-cinq ans, la lutte a été meurtrière ; mais aujourd'hui la victoire est complète, décisive ; hommes et terre sont soumis. Le fusil, la pioche et l'arbre ont vaincu le Cerbère à trois têtes (Arabes, fièvres, rhumatismes), qui nous défendait l'entrée du jardin aux pommes d'or.

« Il y a vingt-cinq ans, écrit le Dr Wahu, alors » qu'il y avait peu de *défrichements* et peu *d'arbres* » *plantés*, l'atmosphère dans la région du Tell en » général, et dans celle du littoral en particulier, » était toujours plus ou moins humide, et cette hu- » midité jointe à une température constamment éle- » vée dans les cinq mois d'été, agissait sur le corps » humain d'une manière fort débilitante. — A l'é- » poque dont je parle, j'ai pu constater que l'hygro- » mètre n'était jamais à sec ; tandis que depuis mon » retour en Algérie (il y a cinq ans), j'ai été et je » suis à même chaque jour de m'assurer que grâce » au *développement de la végétation*, par suite de » *l'extension donnée aux cultures* de toute espèce, » les conditions climatériques se sont considérable- » ment améliorées. Aujourd'hui l'hygromètre indi- » que souvent le sec ; on peut se promener après le » coucher du soleil, pendant l'été, sans craindre » d'avoir les vêtements mouillés par une abondante

» rosée; il faut cependant être prudent à cet égard
» (comme dans le midi de la France d'ailleurs). Les
» pluies commencent à se régulariser. Il y a vingt
» ans, des pluies torrentielles tombaient en octobre,
» tandis que pendant l'été (de mai à septembre
» inclus), il ne pleuvait jamais. Aujourd'hui, les
» pluies sans être réparties encore sur toute l'an-
» née, comme dans le centre de la France, tombent
» cependant quelquefois pendant l'été. Il y a donc
» progrès sous ce rapport quant à la salubrité du
» pays; et ce progrès s'accroît à mesure du progrès
» des cultures, du boisement des plaines et surtout
» des montagnes. » (*Vigie algérienne* 1876).

M. de Lesseps a constaté le même résultat en Egypte dans l'isthme de Suez, par suite du percement du canal et des plantations; la pluie qui y était inconnue commence à y tomber.

L'arbre qui en Algérie tient le premier rang par les services éminents qu'il rend aux colons est l'*Eucalyptus*, venu d'Australie, et propagé depuis douze ans, avec une activité infatigable, par M. Ramel.

Cet arbre croît avec une rapidité merveilleuse (vingt mètres de haut, — un mètre de tour en huit ou dix ans); donne un bois dur et résistant, imputrescible ; — éloigne les moustiques si incommodes, les sauterelles ravageuses; la fièvre même disparaît immédiatement des lieux où il est cultivé; — ses feuilles forment la base d'excellents remèdes. Il est donc l'ami, la sauvegarde des familles.

Dix millions d'arbres de toute essence, deux millions d'Eucalyptus ont été plantés déjà. « Le jour » où il existera quinze millions de ceux-ci, les con- » ditions climatériques de l'Algérie seront complé- » tement changées, et sous le rapport de la tempé- » rature et de la salubrité, elle sera devenue le » prolongement de l'Europe (Dr Bertherand.) »

On plante actuellement chaque année six cent mille à un million de pieds; c'est une rage, une frénésie de plantation. Le souhait du savant docteur ne tardera pas à être réalisé.

Ainsi, les cultures régulières de plus en plus étendues, en facilitant l'écoulement des eaux, — les arbres en absorbant les émanations méphitiques, et en régularisant les pluies ont fait de l'Algérie une seconde France méridionale.

Pourquoi donc cette seconde France a-t-elle un renom si persistant d'insalubrité?

Dans un pays barbare à population peu dense, les montagnes seules sont habitées et habitables, les plaines *incultes* étant malsaines. La montagne domine politiquement alors la plaine; elle est le séjour préféré, forcé même des premiers habitants. L'histoire nous le prouve (c'est sur les hauteurs que se trouvent partout les plus anciens villages), — la science nous en donne d'ailleurs la raison très-simple; mais l'histoire et la science sont souvent fort étrangères aux conquérants. — Nos soldats campèrent dans les plaines; nos colons y furent

installés; ils payèrent les uns et les autres chèrement l'ignorance de leurs chefs; leur conquête fut leur tombeau; de là le douloureux et long écho qui tinte encore à nos oreilles.

Que les temps sont changés! Le passé n'est plus qu'un souvenir; le présent dans sa forte jeunesse et sa vigoureuse santé nous offre une réalité glorieuse et pleine de promesses.

Faut-il que j'ajoute une dernière preuve à toutes celles déjà données de la possibilité de la colonisation algérienne par nous? — Il y a huit ou dix mille ans un grand peuple préhistorique habitait à la fois la Gaule et l'Afrique du Nord; il a laissé comme preuve de son existence simultanée sur les deux rives méditerranéennes les mêmes *cromlecks*, *dolmens*, *menhirs*, signes de sa civilisation et de sa force. Les Français descendants de la branche septentrionale de ces hommes de l'âge de pierre ont remis pied en Afrique; ils y peuvent vivre et prospérer sans contredit, tout comme les frères de leurs ancêtres (les Romains l'ont prouvé depuis).

Renouons donc à notre profit cette chaîne brisée dans les temps anciens; l'Algérie est colonisable par les Français.

VI

Statistique instructive

—

POINT DE PAROLES : DES FAITS !

—

On parle souvent, non sans raison, de la rapidité prodigieuse avec laquelle les Etats-Unis se sont développés. L'Algérie, moins bien partagée sous beaucoup de rapports, — elle n'a ni l'or, ni la houille, ni l'étendue de ces Etats, — est cependant en train de répéter la leçon donnée au monde par sa grande devancière. N'oublions pas, pour rester dans la vérité, qu'il y a trente ans seulement que la conquête en est réellement achevée, et que l'Amérique du Nord a deux siècles d'avance sur l'Afrique française, « en train de se remplir des œu- » vres vivantes de notre génie civilisateur », comme dit M. P. Soleillet.

Les chiffres suivants, que le lecteur voudra bien lire avec attention, ne laisseront aucun doute à ce sujet dans son esprit, j'en suis absolument convaincu.

La terre, le soleil, l'eau et l'homme sont les agents essentiels, — passifs ou actifs, — de la pro-

duction. Les deux premiers ne manquent point en Algérie. Les barrages, les puits artésiens, les arbres, et bientôt la mer saharienne du capitaine Roudaire donneront partout en abondance la troisième. Les colons apporteront les bras nécessaires ; ils y courent déjà en masse, nous le verrons plus loin.

Les *cultures européennes* occupaient :

En 1830	200	hectares seulement ;
En 1833	2.000	—
En 1837	9.000	—
En 1876	1.000.000	—

Je dis *un million !* dont 864,000 pour les céréales.

La production a suivi la même progression. Voici ce qu'elle était pour les céréales en 1875-76, d'après le Dr Marès et les documents officiels :

Blé tendre. . . hectares	180.000	1.600.000	quintaux.
Blé dur	309.000	2.100.000	—
Orge	317.000	2.750.000	—
Avoine	46.000	532.000	—
Maïs	12.000	95.000	—
Total. . .	864.000	7.077.000	—

Les indigènes, la même année, ensemençaient 4,800,000 hectares, et récoltaient 29,300,000 quintaux.

Le rendement moyen est donc presque 9 quintaux à l'hectare chez les Européens, — de 6 seulement chez les indigènes. Ce rendement doublera en quinze ans.

L'*orge*, en particulier, est d'une beauté remar-

quable. Elle est recherchée, préférée en Angleterre, en Belgique et ailleurs pour la fabrication de la bière.

Le *lin* est surtout cultivé pour sa graine : 5,500 tonnes en 1876.

Le *tabac* fournit de riches revenus aux colons. Il a aidé puissamment à la colonisation. La culture en est libre.

Le *liège* est assez abondant pour suffire aux besoins du monde entier.

La *luzerne* donne sept ou huit coupes dans les terrains irrigués.

L'*olivier*, dont la culture s'étend tous les jours, pourrait, — d'après M. Hardy, l'ancien directeur du Hamma, jardin botanique d'Alger, — livrer au commerce à la fin du siècle 800 millions de litres d'huile fine, valant au minimum un franc le litre, d'un placement assuré en tout pays ; ci : 800 millions de francs sur un seul article.

Que dirai-je encore? car il me faut esquiver un peu mon sujet et n'en prendre que les sommets.

L'*alfa*, textile qui couvre 10 à 15 millions d'hectares sur les Plateaux, et qui croît sans culture, a fourni à l'exportation :

En 1869.	4.000 tonnes.
En 1875.	57.000 —
En 1877.	69.000 —

L'Angleterre, les Etats-Unis absorbent les deux tiers de ce produit qui a révolutionné l'industrie du

papier et de quelques tissus. Nos industriels n'ont point su tirer parti de cette matière première qui enrichit leurs rivaux étrangers.

La *vigne* croît naturellement en Algérie où elle n'est cultivée d'une façon régulière que depuis l'arrivée des Européens. On peut la planter sur presque toute la surface du pays. Les gelées tardives ne menacent jamais la récolte. La vendange se fait fin août et fin septembre. Les produits se vendent 25 à 35 francs l'hectolitre; une partie est distillée. Le commerce des raisins secs prend une extension considérable. Dès la troisième année, la vigne plantée couvre ses frais de culture; dès la quatrième, elle procure des bénéfices. A Bou-Heni, près de Saint-Denis-du-Sig, un cultivateur, avec une vigne de deux ans, a obtenu 7 bordelaises (plus de 15 hectolitres) de vin sur un terrain de 40 ares. A Blidah, on voit sur une des places un pied de vigne de 25 ans d'âge, gros comme un arbre. Il a donné jusque 1,000 grappes de raisin par an. On plante partout, surtout les variétés du sud de la France, assuré que l'on est d'obtenir d'excellents résultats. Le tableau suivant le prouve surabondamment :

HECTARES

1867	1870	1873	1876	1878
8,600	8,900	10,000	12,800	20,000

HECTOLITRES

1867	1870	1873	1876	1878
76,000	127,000	170,000	243,000	700,000

L'Algérie exporte déjà. Dans un demi-siècle, elle nous aura dépassés. La quantité et la qualité augmentent avec l'âge du cep. En neuf ans, la surface plantée a un peu plus que doublé; le rendement a décuplé. Les vignes peuvent procurer un revenu annuel net de 15 à 20 0/0 sur le capital engagé; un usurier s'en contenterait, il n'y a rien à ajouter à cela.

Rien ? Si... La terre qui donne de si merveilleux produits a vu, aux environs d'Alger, sa valeur passer de 1,200 fr. à 7, 8 et 10,000 fr. l'hectare ! A Sidi-bel-Abbès, le mètre carré vaut 20 francs dans les rues en construction. On est loin du temps où l'on vendait un lot de maisons pour quelques bouteilles de vin. Avis aux capitalistes qui ne trouvent point l'emploi de leurs capitaux, et qui se laissent allécher par les taux malhonnêtes des emprunts turcs, égyptiens, haïtiens et autres chiens quelconques qui dévorent l'os avec la moelle et ne rendent jamais rien !

Le nombre des *bestiaux* s'est rapidement accru dans ces dernières années :

En 1872, il était de 10 millions de têtes;
En 1876, il était de 15 — —

500,000 têtes de bétail sont exportées annuellement. La viande, cependant, n'est encore que de seconde qualité; les indigènes veillent trop peu à l'engraissement et au bon élevage des troupeaux. L'intérêt les corrigera de cette négligence.

Les produits *minéraux*, — fer, plomb, cuivre, zinc, marbre, sel, etc., — que l'Algérie possède en énorme quantité, sont peu exploités relativement, par suite de l'insuffisance des moyens de transport. Cependant le progrès est extraordinaire ! à preuve :

ANNÉES	OUVRIERS	MINERAI	VALEUR
1862	833	20.000 tonnes	463.000 fr.
1866	1.201	114.000 —	?
1872	1.688	375.000 —	4.600.000
1876	4.090	585.000 —	6.600.000

En quatorze ans, la quantité extraite s'est trouvée en poids multipliée par 29, la valeur par 14, le nombre des ouvriers par 17.

Les mines exploitées les plus riches sont celles de Mokta, qui ont fait la fortune de Bône.

L'Algérie a maintenant d'excellents ports de commerce : Oran, Arzew, Alger, Bougie, Philippeville, Bône. D'autres s'améliorent, 7,000 kilomètres de routes bien entretenues relient les principaux centres. — 1,500 kilomètres de chemins de fer sont viables ; dans deux ans, il y en aura 3,000. Tout marche à la vapeur là-bas ; c'est le signe de l'ardente et déjà forte jeunesse.

Des produits abondants, des voies de communication faciles font toujours naître un commerce actif, véritable thermomètre de la prospérité publique. Or le commerce algérien ne dément aucune des données précédentes; il les confirme pleinement au contraire. Voyons :

Années	Importation	Exportation	Totaux
1831	6,500,000	1,500,000	8,000,000 f.
1850	72,000,000	19,000,000	91,000,000
1870	173,000,000	124,000,000	297,000,000
1876	213,000,000	167,000,000	380,000,000 f.

Le commerce a donc cinquantuplé en moins d'un demi-siècle. La progression, qui est constante, va toujours s'accélérant. La France entre pour plus des 4/5 dans ce mouvement commercial. Elle gardera cette prépondérance par la force des vieilles relations, surtout par la communauté de goûts, d'habitudes, de langue, d'origine.

Marseille a un mouvement maritime avec l'Algérie seule (900,000 tonnes) plus fort qu'avec l'Italie, l'Espagne, la Turquie ensemble. Me demandera-t-on maintenant à quoi peuvent servir les colonies ? pourquoi leur développement mérite toute l'attention de nos capitalistes, de nos industriels, de nos commerçants ? Elles nous fournissent des matières premières et nous achètent des objets manufacturés. Il me semble que le puissant Nord ne peut se désintéresser de cette grosse et grave question.

J'ai laissé parler les chiffres ; ils disent la vérité d'une façon plus saisissante. Tout commentaire serait faible à côté d'eux.

A qui donc est due cette magnifique expansion ? Au courage, à l'énergie indomptable de nos colons ? Ils n'ont point désespéré du succès. Aujourd'hui, il couronne leurs efforts. Honneur aux vaillants ! Le

nombre des Franco-Africains grandit rapidement d'ailleurs. Ils étaient :

En 1831,	3,000	(en chiffres ronds) ;
En 1835,	11,000	»
En 1839,	25,000	»
En 1852,	124,000	»
En 1866,	218,000	»
En 1876,	400,000	(y compris l'armée 50,000),

dont 159,000 étrangers européens : Espagnols, Italiens, Maltais, etc.

De 1872 à 1876, en quatre ans, 110,000 nouveaux colons, dont 67,000 Français, se sont établis en Algérie. Les cultivateurs français adultes forment un appoint considérable dans cette émigration ; en six ans (de 1872 à 1877 compris), la seule Compagnie Valéry en a transporte 21,861 sur le sol africain : 3,416 en 1872, — 4,696 en 1877. En une seule année (1877), la population agricole a augmenté de 20,000 individus. C'est que les vieilles légendes défavorables à l'Algérie disparaissent devant la réalité vivante ; c'est que nos émigrants laboureurs n'ont point foi à cette parole de Mahomet : « Là où la charrue pénètre, entre la honte. » Pour eux le travail est gardien de l'honneur et source de la fortune. Ils savent que c'est par lui seul que les nations se forment, qu'elles grandissent, ou se relèvent de leur chute.

VII

Les Moyens

LIBERTÉ, — ACTION, — CAPITAUX

—

« On peut affirmer dans l'état actuel du monde » que la fondation des colonies est la meilleure af- » faire dans laquelle on puisse engager les capitaux » d'un pays riche et vieux. » M. Leroy-Beaulieu place ces paroles de Stuart-Mill en tête de son beau livre : *De la colonisation chez les peuples modernes*. Elles sont vraies et s'appuient d'ailleurs sur l'autorité d'un homme qui a étudié profondément l'état économique et social du monde entier.

Elles ne sont pas d'hier. Eh bien, malgré les cruelles déceptions des emprunts turcs, mexicains, etc., combien ne sont pas encore aujourd'hui tout disposés à croire le premier faiseur financier venu et à jeter sur sa foi (?) leurs économies lentement accumulées dans quelque entreprise étrangère et lointaine qu'ils ne peuvent juger à sa valeur réelle, et que dans tous les cas ils ne pourront jamais *contrôler*.

Mais,

A beau mentir qui vient de loin.

On donne donc son or sans hésitation ; trop souvent

hélas ! on ne le revoit plus. Qui incite le capitaliste « à ce faire » comme disait Rabelais ? Rien, sinon la promesse éblouissante, — on ne s'engage pas à la tenir par exemple, — de lui livrer un peu, beaucoup « de substantifique moelle » c'est-à-dire de gros... gros dividendes ! Seulement, il en est des bénéfices promis comme de l'amour au jeu de la marguerite : un peu... beaucoup... pas du tout !

Les spéculateurs, les joueurs, les ignorants, ajoutons les paresseux, croient aux miracles, ou si vous aimez mieux, au dieu Hasard. « Ah ! si cela était vrai ! Si nous allions faire fortune d'un seul coup ! » On espère une poule aux œufs d'or, et on ne trouve au nid que le morceau de craie trompeur mis là pour inviter les poules à pondre.

Je n'ai point d'autre consolation à offrir aux sots qui se laissent duper, aux spéculateurs « qui sont contraints de boire », que de leur conseiller l'emploi de cette craie pour nombrer, dénombrer, redénombrer et nombrer encore les souhaits de Perrette avant la chute du pot au lait.

« L'estime des esprits élevés venge l'honnête homme du mépris des imbéciles », dit un auteur. Les catastrophes qui frappent l'ignorance sont la meilleure justification de la science. Malheureusement ici le coup qui écrase l'ignorant atteint par ricochet la Patrie elle-même. Il est donc du devoir de tout honnête homme, de tout homme instruit de prévenir de semblables accidents.

La fonction essentielle du *capital* est de circuler, c'est-à-dire d'être employé à produire ; sinon il devient *trésor*. La cassette d'Harpagon renferme un trésor ; tant qu'elle restera cachée dans son jardin elle ne sera point un capital. — Le trésor est donc inerte.

Le capital est, au contraire, actif, productif. Donc il faut que l'argent français soit en circulation ; qu'il roule, mais non point dans toutes les mains, surtout les mains étrangères ; ce sont les nôtres qui doivent le féconder.

De quelle façon ?

En créant avec ces capitaux une seconde France africaine. Chaque million dépensé en travaux utiles, chaque kilomètre de chemin de fer construit vaut certainement pour assurer notre prise de possession définitive, mieux que dix braves soldats. Les soldats passent et coûtent, les travaux restent et rapportent. Deux milliards, — serait-ce même trois, puisque nous les avons, — mettraient assez de colons français là-bas, assez de forces civilisatrices pour y assurer à jamais notre empire. Remarquons que ces milliards auraient une garantie solide, une hypothèque de valeur décuple et toujours croissante, que le Pérou, Haïti, le Mexique, l'Egypte, la Turquie, pour citer nos plus mauvais débiteurs, n'ont pu nous offrir à aucun moment.

Le tableau si succinct que nous avons dressé des

richesses algériennes empêchera qu'on pût taxer d'utopie ce que nous affirmons là.

Croit-on que l'Angleterre ait fait des Indes le plus riche joyau de sa couronne coloniale sans rien débourser? Sept ou huit milliards de capitaux anglais sont fixés au sol par les canaux, les barrages, les routes, les chemins de fer, etc. Le commerce et l'industrie britanniques n'ont pas à se plaindre, je crois, de ces dépenses énormes, mais intelligentes et fructueuses, en tout cas patriotiques et civilisatrices.

Nous sommes, comme l'Europe entière, victimes d'une crise agricole, industrielle et commerciale pénible et prolongée. L'argent est tombé à vil prix; les capitaux sont sans emploi avantageux. Jetons donc ces eaux dormantes chez nous sur les terrains altérés de l'Algérie ; elles s'y changeront en pluies d'une merveilleuse fécondité. Nous nous créerons à nous-mêmes des débouchés assurés ; nous nous relèverons de ce marasme économique. Dans quinze ans, un milliard ; dans vingt, un milliard et demi, si nous le voulons, figureront à notre actif avec l'Afrique.

Imitons les Anglais ; colonisons l'Algérie ! De l'argent, s'il vous plaît ! Voilà le grand levier économique qui soulève tous les obstacles, celui aussi avec lequel on crée les mondes nouveaux !

*
* *

« L'avenir de la France est en Afrique. » (P. Soleillet.)

« Cinq millions de Français sur l'autre rive de la » Méditerranée, sur le grand chemin des Indes, en » face de Toulon et de Marseille, entre l'Italie et » l'Espagne consolideraient autrement notre puis- » sance que l'annexion de la Belgique ou de la rive » gauche du Rhin. Tel est le but à atteindre, tel est » le port de salut! » (Capitaine J. Oget.)

Les Warnier, les Duval, les Roudaire, les Soleillet, les Duveyrier, etc., hommes de cœur, savants, géographes et soldats sont tous d'accord pour déclarer que notre avenir est en Afrique ; que c'est là que nous devons nous refaire ; que la France doit au plus vite, sous peine de déchéance prochaine, devenir maîtresse incontestée de tout le nord de ce vaste continent. Son établissement dans la chaîne entière des Atlas lui assurera la prépondérance politique et commerciale sur la moitié de ce monde encore inconnu et inexploité que les Anglais guettent et attaquent de tous les côtés et d'où ils essaieront peut-être de nous chasser un jour, comme ils ont fait au XVIIIe siècle en Asie et en Amérique.

Comment pourrions-nous déterminer un *rush*, c'est-à-dire un apport rapide, violent même de population française dans ces espaces incultes qui ne

demandent qu'à produire ? En donnant à notre colonie une liberté complète, absolue, plus grande même que celle dont jouit la métropole.

La liberté est une *réalité*, non une abstraction philosophique. J'ajouterai que la liberté c'est l'*action*. « Jupiter veut qu'on se remue, puis il aide les » gens. » La liberté est fille de Jupiter. Elle n'est féconde, elle n'est vivante que par l'action, le mouvement. C'est pour cela que le despotisme, son antipode, est l'immobilité même, la mort. C'est pour cela que les Anglo-Saxons les plus entreprenants, les plus audacieux des hommes, sont aussi les plus libres.

C'est uniquement par l'action, l'essor que nous deviendrons libres et que la République vivra. Je m'explique :

Chez nous, l'Etat est tout ; nous attendons tout de lui. De là la lourde responsabilité qui pèse sur nos gouvernements monarchiques et qui les écrase. Nous n'avons pas confiance dans l'individu, dans sa force personnelle ; nous limitons constamment son action libre, nous la réduisons au plus strict minimum. Il est tenu en tutelle. Dans ces conditions, si l'Etat ne fait rien, le produit social est nul.

Chez nos voisins d'Outre-Manche, au contraire, l'individu est tout, l'Etat aussi peu que possible. Point de responsabilité pour celui-ci ; si l'autre ne réussit pas, il n'a qu'à s'en prendre à lui-même « *helf you self!* » ; il n'accuse jamais la société qui ne lui avait rien promis. De là une énergie indomp-

table, des hommes forts physiquement et moralement, de là une nation puissante et prospère.

J'ai une confiance absolue, invincible dans l'action efficace de l'individu libre, pour créer et faire vivre une colonie. « Point de liberté, point de colonie ! » parce que le colon placé dans un milieu neuf sera obligé de faire des essais nombreux avant de se fixer. Il doit pouvoir aller, venir, échanger, vendre, acheter sans aucune entrave extérieure. Car c'est un hasard s'il tombe du premier coup sur un poste convenable, propice. Si vous limitez son champ d'action en voulant le fixer irrévocablement et d'emblée au sol, — ou il échouera, — ou il quittera la colonie. Cela arrivera huit fois sur dix (1. Voir note, p. 94).

C'est par l'*individu seul*, par des *associations libres* que la colonisation doit se faire pour réussir. Le gouvernement doit borner son action à une simple surveillance, à un rôle de défense contre les ennemis extérieurs, de répression contre les soulèvements intérieurs.

Je le répète pour la vingtième fois : les Anglais agissant ainsi, le succès les récompense toujours ; nous faisons le contraire, nous échouons infailliblement. On cherchera mille raisons singulières et spécieuses, on a tort ; il n'y en a point d'autres pour expliquer leur fortune et notre insuccès.

Ceux qui viendront dire : « Le Français n'a ni les » mêmes mœurs, ni les mêmes besoins que ses

» voisins, il lui faut dans ses colonies une direction
» différente. » A ceux-là je répondrai : « Vous ne
» croyez pas à la puissance de la liberté, à son
» efficacité. Il vaudrait autant soutenir que la même
» houille ne peut faire courir en France les trains
» qu'elle emporte à toute vitesse de l'autre côté du
» détroit. La liberté est un combustible qui convient
» à toutes les machines humaines, c'est-à-dire aux
» individus et aux sociétés ; elle peut produire en
» chacune d'elles les mêmes bons effets. »

La liberté d'action entière, absolue, voilà le principe général, sauveur, créateur.

*
* *

L'application en est multiple, variée à l'infini.

Voyons un peu les formes qu'affectera cette action libre.

Toute colonie aura *un Gouvernement civil*, le pouvoir militaire étant, par son essence propre, *absolu*, au moins *très-autoritaire* et par conséquent peu disposé à laisser aux colons cette liberté d'allures, de mouvements qui est la condition majeure de leur réussite.

Le lendemain de la bataille qui livra Peschaver aux Anglais, le commissaire civil qui accompagnait le général vainqueur, prit possession de toutes les fonctions administratives : on ne dit pas que l'armée anglaise s'en trouva froissée. Le soldat est pour combattre et vaincre, pour garder et défendre ; rien

que pour cela. Et ce rôle est suffisamment grand, suffisamment beau. Ce n'est pas moi qui essaierai de le diminuer. Gloire à celui qui verse son sang pour la grandeur de son pays ! Mais le soldat ne doit point administrer ; le respect dû à son courage n'aura pas ainsi à courir le risque de se voir diminuer pour des fautes (1) qui ne sont point dans l'ordre de son service. Une armée qu'anime cet esprit exclusivement militaire sera toujours la force et l'honneur d'une nation, sans en devenir jamais l'épouvantail ni l'oppresseur.

Je demande seulement dix ans de crédit pour nos jeunes gouvernements coloniaux civils. Ils montreront que la race gauloise vaut pour la colonisation la race anglo-saxonne.

Comme conséquences :

1° Les conseils élus, généraux ou municipaux, devront avoir des pouvoirs *presque illimités*; car il leur faut pourvoir immédiatement sans empêchements administratifs possibles, aux besoins si changeants, si soudains d'un pays neuf. La responsabilité sera plus grande, mais la prudence aussi ; l'audace n'est pas fatalement aventureuse. Donc pour nos cités africaines, *liberté d'emprunt* aussi large que pour les villes américaines ou australiennes. Elles sont les meilleurs juges, étant les plus intéressés, des travaux nécessaires à leur installation définitive

---

(1) suppression immédiate des *bureaux arabes*.

et solide. Elles le prouvent chaque jour par la création d'écoles qui sont devenues les premières du monde, admirables creusets pour fondre les nationalités différentes ; — par la construction de barrages, de conduites d'eau, de marchés, de routes, etc. Pour attirer le colon, ou le retenir ne faut-il pas en effet lui offrir des avantages matériels et moraux au moins égaux à ceux qu'il trouvait dans la métropole? Et pour cela l'action administrative ne vaudra jamais l'initiative privée.

Les travaux publics exécutés par des sociétés ou des groupes communaux, — les concessions de mines ne doivent rencontrer aucun obstacle. La promptitude est une garantie de succès parce qu'elle ne lasse point la bonne volonté.

2° La justice, au pied boiteux chez nous, doit être *mobile* et non *assise*. Vu les distances j'oserai même dire que c'est elle qui se déplacera, elle sera *ambulante*. Des juges de paix *nombreux*, aux pouvoirs plus étendus, avec une responsabilité réelle (la magistrature est infaillible chez nous, sa responsabilité n'existe pas), sont les fonctionnaires les plus propres à réaliser ce côté important de la question algérienne. — Je souhaiterais même que ces juges fussent élus, comme le voulait la Constituante! Ne pourraient être nommés, que des hommes offrant pleines garanties de savoir et de mérite.

Justice élue, ambulante, à bon marché, sans fatras ni grimoire, voilà ce qu'il faudrait à l'Algérie, et

aussi peut-être à la France. Les juges n'en seraient pas moins indépendants, et ils ne formeraient plus une caste privilégiée (2. Voir note, p. 94).

Gouvernement général civil, — autonomie des communes constituées — justice élective prompte et peu coûteuse.

Voilà un premier groupe de faits qui découlent forcément du principe de l'action libre.

*
* *

En voici un second qui milite en sa faveur.

La propriété est collective chez les indigènes. Cette collectivité les étreint, les étouffe, les empêche de venir à nous. Elle ne gêne pas moins notre expansion. Aussitôt que la propriété individuelle est constituée, les échanges, les ventes entre Arabes et Européens se multiplient. L'Arabe devenu propriétaire libre a de grands espaces dont il ne sait plus que faire; il les aliène, à notre profit, car l'avantage est ici tout entier pour l'Européen. La liberté rendue aux individus hâte singulièrement le progrès colonial.

Exemple : En 1877, les Européens ont vendu aux indigènes 2,531 hectares de terres, et les indigènes aux Européens 22,194. C'est donc 19,663 hectares en faveur des colons.

Autre exemple : Les indigènes de la tribu des Ouled-Brahim, près de Sidi-bel-Abbès, n'ont reçu leurs titres de propriété que depuis le 1er septembre

de cette année 1878, (l'année coloniale va de septembre à septembre) et déjà ils ont vendu aux Européens 3,050 hectares de terre pour 205,000 fr. Dans le même pays, au pied du Tessala, 2,197 hectares ont été vendus aux Européens pour 220,682 fr. par les indigènes.

Il faut donc au plus vite cadastrer le sol. Nous aurons assez de capitaux et d'acheteurs ensuite pour nous l'approprier. Les géomètres font défaut, dit-on. Il n'en manque pourtant point en France. Malte-Brun (6e édition 1840), trouve merveilleux qu'on eût relevé le plan de 3,000 hectares en un an. A ce compte il faudra 20,000 ans pour faire le cadastre algérien complet. 20,000 ans ! il y aura beau temps que nous ne raisonnerons plus de géographie, ni de colonie, ni de patrie. Qu'on crée vingt régiments de géomètres s'il le faut et que l'opération soit faite immédiatement. On est honteux en face de pareils chiffres. Les Canadiens et les Américains y vont d'une autre main, bon Dieu ! Vivons-nous donc au temps des chaises à porteurs ou de la vapeur ?

Le Gouvernement possède à peu près dans les trois provinces un million d'hectares de terrains cultivables non encore occupés. Il les allotit et installe lui-même les colons. Que ne les vend-il aux enchères publiques ? Ce qu'il y a de vraiment colonisable serait bientôt acheté. Il y a longtemps que J. Duval a préconisé ce mode d'occupation. Chaque fois qu'on l'a essayé on s'en est loué. Effet admi-

rable de la liberté ! l'individu s'est trouvé supérieur à l'Etat, je devrais dire à l'administration.

« L'individu !... vous ne parlez que de l'individu !... C'est vrai ; je n'attends rien de bon que de lui seul. Qu'il soit fort et libre, la Patrie sera sauvée ! »

Un croyant donne sa fortune pour bâtir un temple à son Dieu. Est-ce qu'un patriote serait moins généreux qu'un croyant ?

Si j'étais riche, — en attendant j'écris, — si j'étais riche je voudrais gagner, non pas le paradis, mais au moins l'immortalité. Je fonderais un village à mon nom, à celui de mon chien, de mon cheval, de ma maîtresse ; et si j'étais marié à celui de ma femme et de mes enfants. Chaque pierre de fondation porterait un de ces noms aimés, et, arrachée plus tard aux entrailles de la terre par les archéologues futurs, elle les redirait encore dans plusieurs centaines de siècles à nos arrière-neveux.

Crésus ! vos succès sur le sport ou le turf n'ont d'écho qu'un seul jour, et voilà que je vous promets la « perdurable gloire » avec de gros profits actuels.

Le D[r] *Poujade*, député de Vaucluse, a fondé lui-même un village vauclusien dans la province d'Alger. Mille devraient l'imiter en implantant là-bas des populations nécessiteuses venues de leur département.

La *Société Desbrousse* peuple la province d'Oran.

Le *Comité de secours aux Alsaciens-Lorrains* di-

rigé par le comte d'Haussonville a déjà créé avec succès de fort beaux villages à l'est d'Alger.

La *Société Suisse* occupe le plateau de Sétif.

On le voit, le mouvement de colonisation libre se dessine.

Que faudrait-il pour l'accentuer, le rendre irrésistible ? Rien qu'un peu de bonne volonté *individuelle :*

Chez les *médecins* qui devraient envoyer leurs malades riches passer l'hiver à Alger et y refaire leur santé ;

Chez les *notaires* disant au petit cultivateur que ruinent l'usure et les hypothèques de secouer cette lèpre, et d'aller chercher terre, fortune et indépendance en Afrique ;

Chez les *curés* dont la parole serait pour beaucoup une suffisante assurance de bon voyage ;

Chez nos *instituteurs* surtout qui devraient parler de l'Algérie à nos enfants et placer dans leurs classes des cartes de ce beau pays. Une idée se forme par les yeux et par entraînement. C'est par entraînement que les Anglais sont devenus colonisateurs. Or, on peut certifier que pas une école sur cent n'a une carte murale un peu passable de nos colonies, et en particulier de l'Algérie. Nous ne connaissons pas le monde, dit-on, c'est qu'on ne nous le fait point voir ;

Chez nos *journalistes* pouvant en quelques années

transformer notre indifférence colonisatrice en une curiosité active ;

Chez nos *députés*, édictant cette loi : que les conscrits du *Midi* et du *Sud-Ouest* (pays vignobles) iraient faire leurs trois années de service en Algérie. Ils connaîtraient un pays semblable au leur et s'accoutumeraient à l'idée de s'y établir.

Chacun de nos *cercles* devrait recevoir trois ou quatre journaux algériens. (Nous citerons les titres de quelques-uns : l'*Akhbar*, le *Mobacher*, le *Moniteur*, la *Correspondance générale algérienne*, le *Journal du Commerce*, l'*Algérie agricole*, revue, le *Petit Colon*, à Alger ; à Constantine, l'*Indépendant*, le *Progrès*, la *Numidie*, le *Bulletin de la Société d'Agriculture ;* le *Courrier*, l'*Echo*, l'*Atlas*, à Oran ; La *Seybouse* et le *Courrier*, à Bône ; *Zeramma*, à Philippeville, *Courrier de Sétif*, *Id. de Tlemcen*, etc.).

Victor Hugo (comme l'a fait Garibaldi en Italie) ajouterait à une vie admirable une fin sublime, en appelant à lui la jeune France qui répondrait sûrement à la voix du génie pour fonder la France africaine. Notre jeunesse s'animerait au souffle de sa grande âme ; elle irait prendre possession de ce pays merveilleux qui deviendrait notre orgueil et notre force.

En attendant cette revivance universelle, cette communion des esprits français sur un sujet si grave, signalons une tentative libre, peu connue, qui mérite de l'être de tous.

« Tandis que l'Algérie manque de Français
» 300,000 enfants vivent en France exposés à tous
» les entraînements de la misère et privés de l'ac-
» tion moralisatrice de la famille.

» Or, l'un des devoirs les plus sacrés qui incom-
» bent à la société étant de pourvoir à l'éducation
» et à l'avenir des enfants laissés à la charge de la
» charité publique, il nous a semblé qu'une des
» meilleures solutions de ce grave problème so-
» cial était d'utiliser les enfants abandonnés, en
» en faisant des colons et en leur assurant un
» avenir.

» L'Algérie offre par son climat tempéré, et la
» fertilité de son sol, en grande partie inculte faute
» de bras, d'immenses ressources pour les entre-
» prises de cette nature.

» Les enfants assistés trouveront donc là des
» moyens d'existence bien préférables à ceux qu'ils
» se procurent péniblement en France.

» Pour réaliser cette œuvre, nous nous adressons
» aux sentiments de patriotisme et de charité qui
» ne se sont jamais démentis dans notre pays cha-
» que fois qu'on y a fait un appel légitime.

» L'organisation de l'œuvre consiste :

» 1° Dans une Société dont le siége est à Paris et
» qui est représentée dans les départements par des
» comités locaux ;

» 2° Dans une ou plusieurs colonies agricoles al-

» gériennes, destinées à l'éducation professionnelle
» des enfants assistés ;

» 3° Dans l'obtention de terres en Afrique.

» La Société dès à présent s'est assuré le recru-
» tement d'un certain nombre d'enfants qui seront
» pris dès l'âge de 10 à 12 ans, dans le principe, et
» plus jeunes lorsque l'œuvre ayant quelques an-
» nées de fonctionnement le permettra.

» Notre projet comporte non-seulement la créa-
» tion d'une colonie de garçons, mais aussi une in-
» stitution analogue pour les filles. Les cultures
» pouvant être faites par les femmes sont nombreu-
» ses. On les leur enseignera en y joignant certains
» travaux industriels qui leur assureront la certi-
» tude d'un avenir honnête.

» Le but de l'œuvre est donc de fournir à nos
» jeunes colons des moyens d'existence, soit par la
» concession des terres, soit par l'apprentissage
» d'une profession rurale. Il sera économisé sur le
» fruit du travail des filles une somme annuelle des-
» tinée à leur établissement.

» L'œuvre de la colonisation, sur cette terre
» d'Afrique destinée à un si grand avenir, offre une
» importance considérable qui ne saurait échapper
» ni aux économistes, ni aux politiques. C'est en
» outre un puissant moyen de régénération. Pour
» cette fondation d'un *si grand intérêt national*,
» et pour laquelle nous avons recueilli déjà les
» plus précieux encouragements, nous nous adres

» sons à la France entière, persuadés d'avance » que l'appui des hommes de cœur ne nous fera pas » défaut » (1).

Par qui est signée cette adresse-circulaire ? Par MM. comte *Foucher de Careil*, sénateur ; *Pomel*, sénateur ; Dr *Hureau de Villeneuve* ; *Bischoffsheim*, banquier, trésorier ; *de Beauvoir ; Crémieux*, sénateur ; *Krantz*, id. ; *de Lesseps ; Menier*, député ; *J. Verne ; de la Vrignais*, sénateur, etc., etc.

Extrait des statuts de l'œuvre :

« Sont membres titulaires ceux qui verseront » une cotisation annuelle de 12 francs.

» Sont membres fondateurs ceux qui verseront » une somme une fois donnée de 500 francs destinée à être capitalisée. » (3. Voir note, p. 94).

Qui ne voudra au moins être membre titulaire ? La main à la poche, s'il vous plaît. L'ignorance seule se paie plus cher — de beaucoup il est vrai — que

---

(1) Voici un exemple admirable de ce que peut l'initiative privée :

New-York a un million et demi d'habitants de toutes races. Les enfants vagabonds y pullulent ; on en compte 30,000 au moins, danger immense pour la cité. Eh bien, ce n'est ni la cité, ni l'Etat qui ont travaillé à faire disparaître cette effroyable école de la dépravation. Une Société libre *Children's aid Society* fondée en 1853 par M. Brace a aujourd'hui un million de revenus annuels. Elle loge, élève, instruit, rend hommes de bien 21,000 enfants des rues, les *News boys* — et cela chaque année. En 1873, 3,200 enfants ont été envoyés dans les fermes de l'Ouest où ils ont retrouvé famille et honnêteté. (L. Simonin. Monde américain.)

La France, Paris et nos grandes villes feront-elles moins que New-York ? En avant pour l'adoption algérienne !

la liberté. Payons donc notre liberté présente et notre puissance future.

*
* *

On peut trouver des colons autres que des enfants. Nos populations de la *Provence*, du *Languedoc*, de la vallée de la *Garonne*, des *Charentes* sont toutes prêtes pour la colonisation. Il suffirait à des hommes courageux de leur montrer le pays où elles peuvent refaire leur fortune détruite par le phylloxera. Un bon almanach-guide algérien devrait être dans chaque mairie, dans chaque bibliothèque. On obtiendrait des résultats à bref délai et on arrêterait le courant d'émigration française (basque et gasconne) qui va se perdre dans l'Amérique du Sud. C'est affaire à nos journaux du Sud-Ouest et à nos sous-préfets.

Deux petites anecdotes prouveront ce que j'avance là. Il y a cinq ans, dans la vallée de la Garonne, de braves paysans me disaient : « Ah ! si nous possédions les terres que ces paresseux d'au-delà des monts laissent en friches, quelle fortune ! » Je leur montrai que la Méditerranée était moins pénible à traverser que les Pyrénées, et que l'Algérie avait plus de terres excellentes à leur disposition que l'Espagne entière ne pouvait en livrer. Mais il faudrait que cela fût dit à tous ceux qui ont ces vagues aspirations à l'expansion extérieure.

A la même époque, un Charentais vint me deman-

der des renseignements sur Caracas !... Caracas !... il voulait aller s'y établir imprimeur. Je le décidai à partir pour l'Algérie. A-t-il des regrets de n'être point à Caracas? l'ignorance seule peut avoir des regrets pour des objets inconnus.

Nos imprimeurs, nos mécaniciens, nos ouvriers meuniers, maçons, tonneliers peuvent gagner de fort belles journées dans nos villes africaines, en attendant qu'ils deviennent propriétaires dans leur voisinage (4. Voir note, p. 94).

Et après que vous aurez peuplé l'Afrique elle vous fera la révérence. Voilà par quoi on répond aux gens pressés, aux patriotes. Erreur ou pusillanimité, on manque de franchise! Si l'Algérie est peuplée par des Français, non par des Espagnols ou des Italiens, cela n'aura pas lieu.

L'Algérie n'est que le prolongement de la France, les deux pays se tiennent. Il y aura certainement toujours entre eux, — autant et aussi aisément qu'entre Paris et la province par exemple, — des échanges quotidiens de voyageurs et de marchandises. La fille et la mère n'auront jamais d'intérêts distincts, par conséquent point de causes matérielles de brouille ou de séparation. Des tendances séparatives ne prennent naissance, qu'en cas d'oppression de la métropole. Il n'y a que les enfants tyrannisés qui attendent impatiemment l'occasion ou le temps de secouer l'autorité paternelle. Donc liberté absolue, illimitée pour les colons, et ce fantôme

dont on nous fait peur s'évanouira pour ne jamais renaître. En parler aujourd'hui, avant l'achèvement de l'œuvre colonisatrice, c'est comme on dit chez moi « étançonner les nues en temps de soleil ».

Liberté ! liberté ! voilà en tout la santé ou la guérison.

*
* *

Résumons et concluons.

Voulons-nous sérieusement coloniser ! Etablissons nos possessions lointaines sur ces trois pivots inébranlables :

Capitaux, colons et liberté !

« Une fourmilière, — dit M. Berthelot dans une
» étude faite sur les fourmis pendant notre dernière
» guerre, — envoie tout autour d'elle des groupes
» fonder des sociétés nouvelles qui bientôt grandis-
» sent et la perpétuent en lui survivant. Les nations
» ne seraient-elles point de grandes fourmilières
» soumises aux mêmes lois que leurs petites sœurs ? »
Evidemment si.

Donc, voulons-nous que notre race et notre génie nous survivent ? Emigrons, colonisons !

Pour la France et par la République croissons et multiplions !

Et avec nos aïeux poussons tous ensenble ce cri vainqueur de la mort et du temps :

« *Plus oultre ! toujours plus oultre !* »

Appendice-Index

CENTRES EUROPÉENS PRINCIPAUX

SITUÉS

sur des chemins de fer ou des routes carrossables

ABRÉVIATIONS EMPLOYÉES

A. AÏN, *source*,
B. BOU, *beaucoup*,
S. SIDI, *seigneur*,
O. OUED, *rivière*.
(2) Nombre approximatif des centres voisins non cités.

1. *Route nationale d'Oran à Tlemcen :* B.-Sfer. Misserghin. B. Tlélis. Lourmel. Temouchent. Tekbalet. Pont de l'Isser. Lamiguié. Safsaf (12).
2. *Environs de Tlemcen :* Négrier. Hennaya. Bréa. Terni (5).
3. *Région du chemin de fer d'Oran à Bel-Abbès et Tlemcen :* Arcole. Valmy. Mangin. Le Tlélat. O. Imbert. Les Trembles. S. Brahim. Bel-Abbès. Lamoricière. A. Fezza (21).
4. *D'Oran à Arzew :* Kristel. Kléber. Saint-Cloud. Méfessour. Sainte Léonie. Fleurus. Saint Louis (2).

5. *Chemin de fer d'Arzew à Saïda :* Damesme. Debrousseville. Perrégaux. Saint-Hippolyte. — Mascara. Saint-André. Saïda (18).

6. *Mostaganem à Arzew :* La Macta (2).
Mostaganem à Perrégaux : Mazagran. Rivoli (1).
Mostaganem à Relizane : Aboukir. Bouguirat (3).
Mostaganem au Chéliff : Pélissier. Boudinar. Tédélès. Pont du Chéliff (6).

7. *Relizane à Orléansville :* Saint-Aimé. Inkerman. Charon. Malakoff (11).

8. *Orléansville à Miliana :* Pontéba. Saint-Cyprien. Duperré. Affreville. Lavarande (5).
(La vallée du Chéliff est très-chaude.)

9. *Miliana à Cherchell :* Fedjana. Marengo. Zurich. Tipaza. Novi (2).

10. *Environs de Médéah :* Lodi. Damiette. Mouzaïa-Mines (4).

11. *Blidah à Miliana :* Chiffa. Mouzaïaville. Affroun (2).
Blidah à Koléa : Joinville. El Alleug (2).
Blidah à Alger : Dalmatie. Beni-Méred. Boufarik. Douéra. Birkadem. Birmandreis. Mustapha (18).

12. *Alger à Koléa :* Saint-Eugène. Guyotville. Chéragas. Staouéli. Zéralda (17).

13. *Alger à Aumale :* S. Moussa. Rovigo. Arba. Rivet. Bir Rabalou. Les Trembles. Bouira (2). (Ces trois derniers sont dans la magnifique plaine des Aribs qui peut devenir aussi opulente que la Mitidja. Eaux abondantes, terres inoccupées.)

14. *Alger à l'O. Iser :* Maison carrée. Rouiba. Régaïa. Fondouk (3).

15. *Vallée de l'Isser :* Ménaïel. Ménerville. Isserville. Palestro (13).

16. *Vallée du Sebaou :* Dellys. Néchout. Rébeval. Haussonville. Tizi-Ouzou (2).

17. *Vallée du Sahel :* La Réunion. El Kseur (7).

18. *Plaine de la Medjana :* Bou Areridji (5). Fertile, salubre.

19. *Environs de Sétif* : A. Arnal. El Anaser. Mahouan (10).

20. *Sétif à Constantine* : Saint-Arnaud. Saint-Donat. Chateaudun (7).

21. *Constantine à Batna :* El Bey. El Guerra (8).
Constantine à Milah : Rouffach. A. Kerma (6).
Constantine à Philippeville : Le Hamma, Bizot. Robertville. Gastonville. Saint-Charles. Damrémont. Vallée. Stora (5).

22. *Guelma à Philippeville :* O. Touta. Gastu. Jemmapes (8).
Guelma à Bône : Héliopolis. Millésimo. Petit. Duvivier. Barral, Mondovi, Randon (7).
à droite *:* Soukaras.

Voir pour des détails complets, l'excellent *Itinéraire de l'Algérie*. par O. NIEL, chez CHALLAMEL, rue Jacob, 5, Paris, 1 vol. 6 fr., 3 cartes ; — ou les cartes éditées chez A. JOURDAN, Alger.

FIN

NOTES

(1) Les Américains sont tellement convaincus de cette nécessité de ne point *s'immobiliser*, que leurs maisons, pour première installation, sont tout en bois, pièces numérotées, *montables* et *démontables* à volonté.

Est-on mal? le logis est jeté sur la voiture; et en avant pour un milieu plus favorable! — Ajoutons que les Yankes peuplent par grandes masses : les *villes* avant les *villages*. Ils ont raison, je crois.

(2) Le décret du 10 août 1875 a prescrit aux Juges de Paix de tenir régulièrement, et à dates déterminées, des audiences foraines sur les points extrêmes de chaque canton. (O. Niel.)

(3) Dans une lettre du 7 juillet courant, M. Pomel, sénateur d'Oran, m'apprend : « ... Que l'œuvre de l'adoption algérienne » n'a pu *encore sortir de ses langes*..., que ses efforts seront » bientôt couronnés de succès..., c'est une entreprise à laquelle » les Algériens attacheraient un grand prix et qui rendrait un immense service à la métropole en la débarrassant d'une très-lourde charge. »

Nous avons des Vincent de Paul algériens ; les *donatrices* et les donateurs manqueront-ils ?

(4) *Bureaux de renseignements* : Alger, Oran, Bône, Philippeville, Paris, le Havre, Marseille.

TABLE DES MATIÈRES



Reims Indépendant Rémois.

EN AVANT!

LA

FRANCE AFRICAINE

Colonisation de l'Algérie

(CONFÉRENCES D'HIVER)

> Versez votre trop plein en Afrique ; et du même coup résolvez vos questions sociales ; *changez vos prolétaires en propriétaires.*
> Allez, faites ! faites des routes, des ports, des villes ; croissez, cultivez, colonisez, multipliez !
>
> *Mai 1879.* V. Hugo.

A.-L. LEROY

Ancien Élève de [illegible], Agrégé [illegible]
Professeur [illegible]
Membre du Comité [illegible]

Prix : 1 Fr.

REIMS
Imprimerie J. Justinart

VOUZIERS
Librairie A. Bosquette

En vente, chez l'Auteur, rue Chabaud, 33

1879

L'Auteur envoie franco contre 1 fr. 15 en [illegible]



UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 049639682